

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 9 Juillet 1874

No. 23.

POESIE.

LE REVE DE L'ORPHELIN.

Sous le toi délabré d'une pauvre chaumière.
Toujours maigre et souffrant, un petit orphelin
Couché sur un grabas passait sa vie entière
Sans revoir les clartés d'un frais et beau matin.

Un jour exténué de faim et de misère
Il pechait sur son bras son grand front soucieux,
Lorsqu'un divin sommeil vint charmer sa paupière,
Il vit sa mère alors qui descendait des cieus.

Céleste vision ! Plaisir pur et suprême !
Il tend ses petits bras sans crainte, sans effroi
Il s'écrie en pleurant, et tout hors de lui-même :
O ma mère est-ce toi ? Réponds, est-ce bien toi ?

« Oui, c'est ta mère, enfant, tu la connais encore
Pauvre orphelin, du ciel j'ai vu tout ton malheur ;
Je t'ai vu qui pleurais du soir jusqu'à l'aurore.
Si jeune et tant pleurer ! Ah ! tu touchas mon cœur.

Pour t'arracher bientôt de ce séjour de peine
A Jésus j'adressai ma prière et mes vœux,
Et ce Dieu si clément permets que je t'emmène,
Dès à présent, mon fils, près de lui dans les cieus.

Viens donc, pauvre orphelin, viens avec les beaux anges
Habiter pour jamais le séjour immortel.
Viens, tu respirer-ras des plaisirs sans mélanges,
Et nul n'aura pour toi le cœur froid ni cruel. »

Et l'enfant souriait et lui disait : ma mère,
Quand je serai là-haut je t'aurai près de moi ?
Ah ! si tu n'es pas là pourquoi quitter la terre,
Je ne puis être heureux, ô ma mère, sans toi !

Je serai près de toi, mon doux trésor, ma vie,
Mais ce n'est point par moi que tu seras heureux,
Dieu seul satisfera tes désirs, ton envie,
Il sera notre amour, nos plaisirs à tous deux.

Mais pour te suivre en haut, disait l'enfant encore,
Ma mère comme toi me faudra-t-il mourir ?
La mort c'est si cruel ! je la crains, je l'abhorre,
Depuis la tienne hélas ! mes pleurs n'ont pu tarir !

Suis-moi, disait la mère avec un doux sourire,
Qui suis-moi seulement ce sera là ta mort.
Oh ! partons, mon enfant, dans l'éternel empire,
Près de Dieu viens enfin goûter ton heureux sort.

En lui tendant les bras soudain elle s'élève,
Et lui fait pour la suivre un effort surhumain.
Son corps malade alors un instant se soulève,
Puis retombe l'enfant n'était plus orphelin.
M.

PRIÈRE A LA MÈRE.

Je suis malheureux sur la terre
Etant si loin, si loin de toi ;
Ah ! du moins, ô ma tendre mère,
Quand je soupire écoute moi.

Quand donc luira-t-elle l'aurore
Qui doit me réunir à toi ?
Sur la terre que fais-je encore ?
Il n'est plus rien, toi pour moi !

Oh ! laisse-moi prendre les ailes.
Des chérubins et comme toi
Voler aux sphères éternelles,
C'est là qu'est mon séjour à moi.

Pourquoi dans le sein des alarmes
Veux-tu me laisser loin de toi ?
Je t'aime, viens essuyer mes larmes,
Je dois être heureux aussi moi.

De tes chers enfants la prière
Toujours s'éleva jusqu'à toi,
Oh ! reçois la mienne, ma mère,
Car nul n'espère plus que moi.

Je suis malheureux sur la terre
Etant si loin, si loin de toi,
Ah ! du moins, ô ma tendre mère,
Quand je soupire écoute-moi.

M.

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite et fin.)



E suis venu avec une curiosité d'autant plus vive, qui m'est absolument impossible de deviner par quel hasard je suis connue de vous, et de quel sujet vous pouvez avoir à m'entretenir.

Le baron prit un ton presque solennel :

— Il s'agit entre nous, mademoiselle, de choses très-graves et desquelles votre avenir tout entier dépend.

— Mon avenir ! répéta Marthe stupéfaite.

— Oui, mademoiselle.

— Comment cela est-il possible ?

— Je vais vous l'apprendre ; mais d'abord armez-vous de fermeté, mademoiselle. Rassemblez toutes vos forces, vous en aurez besoin.

— Vous m'effrayez, balbutia Marthe qui devint très-pâle.

— Rien n'est plus loin de ma pensée. Aucun malheur, aucun péril ne vous menacent, et cependant vous allez ressentir les plus vives émotions.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous en prie.

— Avant que je puisse le faire, il faut, mademoiselle, que vous me permettiez de vous adresser quelques questions. Consentez-vous à me répondre ?

— Oui, sans doute. Interrogez-moi, je suis prête.

Remontez dans le passé, mademoiselle, aussi loin que vos souvenirs vous permettront de le faire, et dites-moi ce que vous trouvez tout au fond de votre mémoire.

— Je n'étais nullement préparée à cette question, balbutia Marthe, et...

— Et vos lointaines impressions sont confuses et troublées, acheva Gontran. Personne mieux que moi le comprend, mais je puis vous venir en aide.

— Faites-le donc !

— Quand vous abaissez vos paupières et quand, avec les yeux de votre âme, vous regardez en arrière, ne vous semble-t-il pas entrevoir, à côté de la personne que vous appelez aujourd'hui votre mère, une autre figure de femme, dont les contours sont vagues indécis, presque effacés, pareils à ceux d'un rêve qui s'envole ?

— Marthe ferma les yeux, comme pour obéir à la recommandation de Gontran, et resta pendant un instant silencieuse.

— Eh bien ? lui demanda le baron.

— Eh bien ! répondit-elle, la figure dont vous parlez, une figure blanche, douce et triste, reste dans ma mémoire d'une façon plus distincte que vous ne le supposez. En ce moment même, je la vois.

— Ne vous êtes-vous jamais demandé quelle était cette femme ?

— Oh ! si, monsieur, bien souvent, et plus d'une fois j'ai questionné ma mère à ce sujet.

— Que vous a-t-elle répondu ?

— Ces simples paroles et toujours les mêmes : — *Priez pour elle, mon enfant, elle est morte !*

— Mais son nom ? ne vous a-t-elle jamais dit son nom ?

— Jamais. Ce nom, monsieur, est-ce que vous le savez ?

— Oui

— Voulez-vous me l'apprendre ?

— Je le veux et je le dois : cette femme s'appelait la comtesse Léonie de Kéroual.

— La comtesse de Kéroual, répéta Marthe ; je ne l'oublierai pas. Mais, entre cette grande dame et une humble fille comme moi, quels rapports ?

— C'est en ce moment, mademoiselle, que vous allez avoir besoin de dominer votre émotion.

— Je suis forte, monsieur ; parlez.

— La comtesse Léonie de Kéroual était votre mère.

Marthe attacha sur le baron un regard presque égaré, et pendant une seconde elle parut véritablement très-émue ; mais elle se remit aussitôt, un sourire vint à ses lèvres et elle répondit :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur ; et quelque circonstance, que je ne connais pas, vous abuse. Ce que vous venez de me dire est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je me nomme Marthe Rosier.

— Vous vous appelez Marthe de Kéroual, je l'affirme, et j'en donnerai la preuve positive, convaincante, irrécusable.

— Eh ! monsieur, si ce que vous affirmez était réel, comment se ferait-il.....

Marthe s'interrompit.

— Que Périne la saltimbanque, et son mari, vous ayant caché votre situation réelle et fait passer pour leur enfant ? acheva Gontran.

— Oui.

— Je vais vous le dire, mademoiselle, et c'est un bien triste, bien douloureux récit que vous allez entendre. Heureusement, il sera court. La comtesse de Kéroual, depuis la mort du comte, votre père, menait, au fond d'une province, une existence solitaire dans un château très-isolé. Hiver comme été, elle vivait là, avec sa fille, une enfant de trois ans. Quoique la comtesse fût riche, elle n'avait autour d'elle qu'un petit nombre de serviteurs. Deux de ces derniers, le mari et la femme, l'une femme de charge, l'autre garde-chasse, possédaient toute confiance. Un soir, la comtesse fut trouvée morte. Les deux valets privilégiés avaient quitté le château, emmenant avec eux l'orpheline. On chercha vainement leurs traces et l'on se confondit d'abord en conjectures sur les motifs de cet étrange départ, qui ressemblait si fort à une fuite. La justice s'en émut. Une perquisition immédiate permit de constater la disparition de tous les titres de la fortunée de Mme de Kéroual. L'opinion publique accusa les valets fugitifs. Ces valets, soupçonnés du triple crime d'assassinat, de vol et de rapt d'enfant, étaient Périne et son mari.

Marthe frissonna et devint d'une pâleur livide.

— Ah ! ce serait horrible ! s'écria-t-elle.

Puis eile ajouta, avec une expression d'incrédulité résolue :

Mais, heureusement, c'est insensé !

—Insensé, dites-vous ; pourquoi ?

—Pour la meilleure de toutes les raisons : si la rumeur publique n'avait pas été calomnieuse, la fille de la comtesse de Kéroual serait riche et riches aussi les ravisseurs. Eh bien ! ceux qu'on accuse d'avoir volé une fortune, ont travaillé pour m'élever ; ils travaillent encore aujourd'hui, et quel travail ! Qu'avez-vous à répondre à cela ?

—C'est ici, mademoiselle, que la justice de Dieu éclate visiblement. Le banquier de Paris, chez lequel les capitaux de votre mère étaient déposés, venait de faire banqueroute au moment où les deux misérables se présentèrent chez lui pour toucher votre fortune. Ceci a été constaté judiciairement. A votre tour, mademoiselle, qu'avez-vous à répondre ?

Marthe se soutient à peine et son visage exprimait une immense épouvante.

Elle s'efforçait de lutter contre ce qui lui paraissait être l'évidence, et, soulevée par le flot grandissant, elle perdit pied.

—Non, je ne vous crois pas ! s'écria-t-elle cependant dans le plus grand désordre ; je ne veux pas vous croire ! On vous a trompé, monsieur. Périne et son mari sont d'honnêtes gens, les plus honnêtes gens qu'il y ait au monde. Je répondrais d'eux sur ma vie ; et, d'ailleurs, si véritablement un crime avait été commis, la justice aurait trouvé les coupables et les aurait punis.

—La justice a fait son devoir, répliqua Gontran d'une voix grave.

Tremblante, affolée, Marthe fixait sur lui ses yeux agrandis par la terreur.

—Comment ? balbutia-t-elle enfin.

—La justice a condamné le saltimbanque et sa femme.

—Condamné ! répéta la jeune fille éperdue.

—Tous les deux, par coutumace, à la peine de mort, pour avoir empoisoné la comtesse de Kéroual, votre mère.

XXI.—Gontran et Marthe (suite.)

En entendant ces terribles paroles, Marthe poussa un gémissement.

—Mon Dieu ! dit-elle d'une voix à peine distincte, oh ! mon Dieu ! !.....

Elle se sentit anéantie, ses forces la trahirent, elle chancela, et sans doute elle serait tombée si Gontran ne s'était empressé de la soutenir et de la placer sur un siège.

Au bout d'un instant, sans pitié pour cette douleur immense qu'il venait de faire naître, il reprit :

—Oui, condamnés à mort tous les deux, s'ils n'ont pas subi leur peine, c'est que la révolution de 1848 est venue, immédiatement après le crime, entraver les démarches de la justice, et que depuis cette époque ils ont été assez habiles pour se soustraire à toutes les recherches pour éviter l'échafaud.

Ce dernier mot fit frissonner Marthe de la tête aux pieds. Elle balbutia :

—Au nom du ciel, monsieur, taisez vous.

—Ne faut-il pas que vous sachiez la vérité toute entière ? répliqua Gontran.

—Vous voyez bien que vous allez me rendre folle ! reprit la jeune fille. Vous me parlez..... je vous ... je vous entends mais je ne comprends pas ! Ne venez-vous pas de dire que ma mère, ma vraie mère, avait été assassinée par Périne Rosier ? Voilà ce que j'ai entendu mais il est impossible que ce soit bien ce que vous avez dit Périne Rosier est ma mère aussi c'est elle qui m'a élevée, c'est elle qui m'a aimée comme sa fille

Est-ce qu'elle aurait fait tout cela, si véritablement elle avait tué ma mère ?.....

—Le remords la poussait à expier son crime.

—Ses soins de tous les jours, de toutes les heures ; ses caresses, aussi tendres pour moi que pour son autre enfant ; les larmes que parfois elle versait sur moi

—C'est le remords qui les a fait couler.

—Ainsi, vous affirmez ?

—J'affirme.

La jeune fille se tordit les mains.

—Mais c'est horrible ! s'écria-t-elle. Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte avant d'avoir jeté les yeux dans cet abîme d'infamie ! Et vous, monsieur, que vous ai je donc fait pour me désespérer ainsi ? Pourquoi m'avez-vous ouvert le yeux ? Pourquoi substituez-vous si cruellement, à l'erreur qui me rendait heureuse, la réalité qui me tue ?

—Parce que j'avais un devoir à remplir, mademoiselle un devoir sacré.

—Lequel ?

—Celui de ne pas vous laisser prodiguer plus longtemps à des misérables les plus saintes affections de votre cœur, celui de vous rendre votre nom véritable, celui enfin de vous arracher à la situation obscure dans laquelle vous végétez et de vous restituer votre fortune.

—Ma fortune ? répéta Marthe avec étonnement. Ne m'avez-vous donc pas annoncé tout à l'heure qu'elle était perdue, anéantie par la faillite d'un banquier ?

—Elle l'était en effet à l'époque où Périne et son mari voulaient s'en emparer, mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Le fils du banqueroutier poursuit la réhabilitation de son père et paye les dettes du passé, si bien que non-seulement votre fortune existe, mais encore qu'elle a grandi.

—Je suis bien forcée de vous croire mais que vont devenir Jean Rosier et Périne ? Périne que j'appelais ma mère ? Allez-vous donc les faire arrêter ? les livrer aux juges qui jadis les ont condamnés ?

—Cela dépendra de vous, mademoiselle.

—De moi ? répéta Marthe étonnée. Comment ?

—Si grand, si monstrueux qu'ait été leur double crime, il me paraît juste de tenir compte des soins qu'ils ont pris de vous pendant votre enfance et de la tendresse expiatoire avec laquelle il vous ont élevée. J'aurai donc pitié d'eux, je ne les dénoncerai pas si vous me venez en aide pour réparer, autant que cela est encore possible, le mal qu'ils ont fait.

—Vous venir en aide, monsieur ? demanda Marthe. Eh ! le puis-je ?

—Oui ; et voici de quelle façon. Dans le logement de celle qui se disait votre mère doit exister quelque meuble mieux fermé que les autres.

—Sans doute.

—Et, dans ce meuble, quelque tiroir rarement ouvert contenant des papiers ?..... Vous avez remarqué cela, n'est-ce-pas ?

—Oui

—Ces papiers, vous les avez vus ? demanda vivement le baron.

—Bien souvent, à l'époque où je ne travaillais pas encore dans la maison de Mme Gerfaut. Un portefeuille renferme ces papiers. J'ai vu plus d'une fois Périne Rosier les tirer de ce portefeuille, les lire et les relire longuement, et des larmes mouillaient ses paupières.

Une expression de triomphe rayonna sur le visage du baron de Strény.

—Les titres ! murmura-t-il. Puis, tout haut, il ajouta : Pensez-vous, mademoiselle, qu'il vous

soit possible et facile de vous emparer secrètement de ce portefeuille ?

Marthe fit un mouvement de surprise et d'effroi.
—M'en emparer ! s'écria-t-elle. Mais pour cela, monsieur, il faudrait briser une serrure !

—Craignez-vous donc de ne pas en avoir la force ?

—Ce n'est pas la force qui me manquerait, monsieur, c'est la volonté.

—Pourquoi ?

—Parce que ce serait une mauvaise action.

—Vous vous trompez, mademoiselle, ce serait une action généreuse au contraire, puisque c'est seulement en agissant ainsi que vous pourriez sauver Périne et son mari. Mais je vois bien que vous ne voulez pas faire grâce aux assassins. Vous trouvez bon que la justice ait son cours, et c'est un sentiment naturel, après tout. Eh bien, vous serez satisfaite, je dénoncerai les coupables.

Marthe étendit vers le baron ses mains suppliantes.

—Oh ! monsieur, monsieur, balbutia-t-elle d'une voix pleine de larmes, je vous en conjure, je vous le demande à genoux, n'en faites rien ! S'ils étaient innocents, songez-y donc !

—Innocents, lorsque tant de preuves les écrasent ! répliqua M. de Strény. Il faut convenir que c'est peu probable.

—Et cependant, poursuivit Marthe, malgré tout ce qui semble les accuser, malgré ces preuves, malgré cette condamnation, je ne puis croire à tant d'infamie.

—Cela fait l'éloge de votre cœur, mademoiselle, sinon celui de votre raison. Mais nous ne sommes pas devant les juges ; il ne s'agit point de démontrer l'innocence ou la culpabilité des accusés ; il s'agit de savoir si vous consentez à ce que j'attends de vous.

—Mais pourquoi ne voyez-vous pas Périne Rosier vous-même ? Pourquoi ne lui demandez-vous pas ces papiers ?

—Vous n'y songez pas, mademoiselle ! La présence dans ses mains de ces papiers, qui sont les titres de votre fortune et dont elle n'a pu s'emparer que par un vol, constitue la preuve matérielle et irrécusable du crime, puisque l'assassinat a dû nécessairement précéder le vol. Périne, prévenue par moi, mise sur ses gardes, anéantirait cette preuve, et votre fortune en même temps. Or, je ne veux pas que ces titres disparaissent, je n'ai pas le droit de le vouloir.

—Mais qui donc êtes-vous, monsieur ?

—Je suis votre unique parent, mademoiselle.

—Vous !.....

—Je suis le tuteur qui vous a été donné par la volonté suprême de votre mère. Je me nomme le baron Gontran de Strény, et voici le testament par lequel la comtesse de Kéroual m'investissait de la tutelle de sa fille.

En prononçant ces paroles, Gontran présentait à Marthe le papier sur lequel Léonie, abusée, avait en effet tracé cette disposition funeste.

—Ma mère ! l'écriture de ma mère ! murmura la jeune fille en déployant la feuille jaunie, qu'elle appuya d'abord contre ses lèvres, et dont elle lut ensuite religieusement le contenu.

—Maintenant, reprit Gontran lorsque Marthe eut achevé sa lecture, maintenant, mademoiselle, vous connaissez mes droits et vous voyez qu'ils sont incontestables....

Marthe fit un signe affirmatif.

—Dieu m'est témoin, continua le baron, que je n'ai point reculé devant la tâche sainte que votre mère m'imposait. Je vous cherche depuis quinze années.

Marthe prit la main de Gontran.

—Je vous remercie au nom de ma mère, monsieur, dit-elle.

—La partie est gagnée ! pensa M. de Strény ; Marthe est à moi.

—Mais cette femme, reprit la jeune fille, cette femme que j'ai tant aimée, je ne pourrai, maintenant, la revoir sans frémir. Je ne pourrai lui parler sans horreur !

—Vous aurez la force et la volonté, mon enfant. Vous refoulez au fond de votre âme l'indignation si naturelle, la colère si légitime qui fermentent en vous. Vous vous souviendrez enfin que votre devoir est de vous laisser guider par moi pour que la comtesse de Kéroual revive dans sa fille. Le temps nous presse. Il faut agir, sans retard, et, je vous le répète, tout dépend de votre volonté. Que décidez-vous ?

Marthe baissa la tête, et pendant quelques secondes elle s'absorba dans une méditation profonde.

Gontran ne la perdait pas de vue et suivait sur son visage la trace des combats violents qui se livraient dans son âme.

Enfin la jeune fille releva ses grands yeux où brillaient les flammes d'une résolution généreuse, ou qui du moins se croyait telle. Elle répondit :

—Je ferai ce que vous me demandez, monsieur. Si Périne et son mari ont véritablement été criminels, c'est à Dieu de les juger et de les punir. Je ne veux me souvenir que d'une chose, c'est qu'il sont travaillé pour moi. Je les sauverai d'une dénonciation, et ma mère, du haut du ciel, préférera, j'en suis sûre, le pardon à la vengeance.

—Vous prendrez le portefeuille pour me le remettre ?

—Oui.

—Enfin ! murmura Gontran avec une nouvelle expression de triomphe.

—Quand faudra-t-il agir ? demanda Marthe.

—Je vous répète que le temps nous presse. Ce soir même vous retournerez partager le logement de Périne Rosier.

—Elle s'étonnera de mon retour...

—Non, car Mme Gerfaut vous fera reconduire chez elle sous le prétexte d'une indisposition. Vous saisissez la première occasion favorable qui se présentera. Il est probable qu'elle ne se fera pas longtemps attendre, et vous agirez.

—Quand vous reverrai-je ?

—Demain, à l'extrémité de la rue, au coin de la place Maubert. Je vous attendrai là, dans une voiture, et, si vous avez réussi, je vous amènerai chez moi.

—Chez vous ! répéta Marthe avec une involontaire expression de crainte.

—Sans doute. Aucun autre asile ne saurait être plus convenable pour vous. Je suis votre tuteur, et votre place est dans mon logis. J'ai tant hâte d'accomplir ma tâche et de vous voir reprendre dans le monde la position brillante à laquelle vous avez droit ! Le jour où vous serez, grâce à moi, redevenue riche, comptera parmi les plus beaux jours de ma vie.

En ce moment la porte du boudoir s'entrouvrit, la portière rose se souleva, et Mme Gerfaut passa sa tête.

—On peut entrer ? demanda-t-elle.

—On peut entrer ? répéta Mme Gerfaut.

—Parfaitement, répondit le baron.

—Bon !

L'illustre couturière se glissa dans le boudoir et reprit :

—Eh bien, est-elle terminée, cette causerie ? Pas encore tout à fait, peut-être.....Mille pardons

si je vous dérange, mais ce n'est pas ma faute..... il le fallait, il le fallait.

—Que voulez-vous, ma chère Olympe ? demanda Gontran.

—Je veux vous dire que M. Lionel Morton, un Américain charmant du reste, vient d'arriver. Il insiste beaucoup pour voir Marthe, et, ma foi, je ne sais plus que lui répondre.

Gontran se tourna vers sa pupille.

—Cet Américain, M. Lionel Morton, vous fait la cour, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

La jeune fille rougit jusqu'au blanc des yeux et balbutia :

—Mais..... monsieur.....

—C'est à moi qu'il appartient de le recevoir, reprit le baron.

L'attitude de Marthe exprima la plus vive inquiétude.

—Oh ! soyez tranquille, chère enfant, se hâta d'ajouter M. de Strény, il n'aura qu'à se louer de ma courtoisie, je vais le rejoindre.

—Il n'est pas seul, dit Mme Gerfaut.

—Qui donc l'accompagne ?

—Son ami (un homme charmant aussi, celui-là), M. Georges de la Brière.

Gontran fit un bond.

—Georges de la Brière ? s'écria-t-il.

—Eh bien ! oui, certainement ; qu'est-ce qui vous étonne ?

—Ce Georges est précisément le fils du banquier ruiné par les événements de 1848, et vous voulez que sa présence chez vous à point nommé ne me semble pas surprenante ! Le connaissez-vous beaucoup ?

—A peine ; il m'a été présenté avant-hier, à la fête de Saint Cloud, par l'Américain, et, comme c'est un homme très chic, je l'ai invité pour aujourd'hui.

—Voilà qui se trouve à merveille ! C'est un vrai service que vous m'avez rendu sans le savoir. Je suis enchanté que l'occasion se présente de rompre la glace sur un terrain neutre. Je laisse ici Mlle Marthe. La chère enfant vient d'apprendre des choses qui changent complètement son avenir. Elle est bien émue, bien troublée ; elle a besoin, je crois de quelques instants de solitude pour se remettre avant d'entrer au salon. Abandonnez-lui ce boudoir, vous viendrez l'y chercher dans un quart d'heure.

—C'est convenu.

Gontran sortit et dit à Anacharsis :

—Annoncez-moi.

La porte s'ouvrit et Anacharsis annonça !

“ M. le baron Gontran de Strény :

Le fils du banquier tressaillit.

Gontran s'avança vers les deux amis et dit en les saluant :

“ Je viens d'apprendre, messieurs, que Georges de la Brière se trouvait dans ce salon. M'est-il permis de demander lequel de vous deux porte ce nom devenu, dans toutes les bouches, synonyme des mots : Honneur et loyauté !

“ C'est moi, monsieur, murmura Georges en s'inclinant légèrement.

“ Ah ! s'écria Gontran, vous faites revivre, monsieur, en ce siècle égoïste, les grandes traditions de sublimes vertus d'autrefois.

“ Je suis loin de mériter un tel éloge, répliqua Georges d'un ton froid. Je ne fais strictement que mon devoir, en réhabilitant une mémoire qui m'est chère et sacrée !

“ Soit, monsieur ; mais vous m'accorderez que ceux qui comprennent un devoir, et qui savent

l'accomplir malgré tous les obstacles, sont bien rares au temps où nous vivons.

“ Si cela est, tant pis pour le temps où nous vivons.

L'attitude glaciale de Georges de la Brière déconcertait quelque peu Gontran, malgré tout son aplomb. Cependant, au bout d'un instant de silence, il reprit :

“ Si le hasard ne nous avait mis en présence aujourd'hui, ce dont je saurais trop me féliciter, j'aurais eu l'honneur, monsieur, de me présenter demain chez vous.

Georges comprenait à merveille ; mais il voulut laisser son interlocuteur s'expliquer jusqu'au bout.

“ A quel motif, demanda-t-il, aurais-je dû attribuer cette visite inattendue..... et inespérée ?

“ Ignorez-vous, monsieur, que je suis le plus proche, ou, pour mieux dire, l'unique parent de feu Mme la comtesse de Kéroual ?

“ Je me souviens en effet maintenant, monsieur, que cette parenté existait. J'ai entendu mon pauvre père parler de vous plus d'une fois :

“ En des termes peu flatteurs, sans doute ; car, je ne puis le nier, j'ai eu malheureusement une jeunesse fort orageuse. Mais, avec l'âge, sont venues la raison et la sagesse.

“ Tant mieux pour vous, monsieur. Revenons au motif de votre visite, je vous prie.

“ Tout le monde sait que vous payez les dettes de votre père.

“ Et personne ne doit s'en étonner.

“ On ne s'étonne pas ; mais, je le répète on admire.

“ Ce n'est point, je suppose, pour vous faire l'écho de cette admiration si peu méritée que vous vous proposiez de me venir trouver chez moi ?

“ C'est pour régler avec vous une affaire d'intérêt de haute importance.

“ En qualité d'héritier de Mme de Kéroual ?

“ Non, mais en qualité de tuteur de sa fille.

Georges de la Brière fit un mouvement de surprise.

“ Tuteur de la fille de la comtesse ! s'écria-t-il ; vous, monsieur ?

“ Moi-même.

“ En vertu de quel titre ?

“ En vertu du testament olographe de Mme. de Kéroual.

“ Ce testament, en quelles mains se trouve-t-il ?

“ Dans les miennes, et le voici.

Georges lut, avec une profonde attention, l'acte que lui présentait le baron.

“ Voilà qui me semble parfaitement régulier, fit-il en le lui rendant. Puis il ajouta : “ Pauvre Mme. de Kéroual, elle a péri, dit-on, d'une façon bien malheureuse.

“ Dites bien criminelle, monseigneur, répliqua Gontran. Elle est morte empoisonnée par deux serviteurs en qui elle mettait toute sa confiance, et qui, pendant son agonie, quittèrent le château en emportant sa fille et les titres de sa fortune pour venir à Paris, chez votre père, réclamer cette fortune dont ils espéraient s'emparer impunément.

“ On m'a déjà raconté, je ne dirai pas cette histoire, mais cette légende, fit M. de la Brière, et je ne puis vous cacher qu'elle m'a paru singulièrement obscure, ou plutôt inadmissible.

“ Comment ! s'écria Gontran, vous doutez ?

“ Je fais mieux que douter, je nie.

“ Mais.....

“ Permettez ! Ces domestiques de confiance, le mari et la femme, je crois, si dépourvus qu'on les suppose de bon sens et d'intelligence, ne pouvaient ignorer, cependant, que la présence d'un enfant, dont rien ne certifiait l'identité, et la possession

des titres volés, ne présentaient aucune garantie au banquier dépositaire de la fortune qu'ils convoitaient, et que la première action de ce banquier devait être d'envoyer chercher deux agents de police, pour les mettre en lieu sûr jusqu'après plus ample informé.

« D'accord, monsieur ; mais, quelque invraisemblable que la chose vous paraisse, il faut cependant bien vous rendre à l'évidence.

« Oh ! l'évidence.....

« Oui, monsieur, l'évidence brutale, indiscutable ! il faudrait être aveugle pour ne point la voir.

« Je suis aveugle, alors, car je ne la vois pas.

« Il y a jugement.

« Je le sais.

« Accusez-vous donc la justice d'avoir commis une erreur.

« La justice divine seule est infailible. Vous parlez, d'ailleurs, d'un jugement par contumace, qui n'a rien de définitif. Ni l'enfant, ni les prétendus coupables n'ont été retrouvés.

« Vous êtes dans l'erreur, monsieur de la Brière.

« Ils l'ont été ?

« Oui.

« Par ?

« Par moi.

Le visage de Georges exprima la stupeur la plus profonde. Evidemment le jeune banquier ne pouvait ajouter foi aux paroles qui venaient de frapper son oreille.

« Vous savez où est l'ancienne femme de charge de la comtesse de Kéroual ? s'écria-t-il ; vous savez où est l'enfant ?

Gontran fit un signe affirmatif.

« Et vous allez me l'apprendre ? continua Georges.

« Sans la moindre difficulté, l'une et l'autre sont à Paris : la première, sous son nom véritable de Péline Rosier.....

« La saltimbanque ! s'écrièrent à la fois Lionel et Georges.

« Elle-même.

« Et l'enfant ? l'enfant ? demanda vivement M. de la Brière.

« L'enfant se croit la fille de Péline ; elle est dans cette maison et elle s'appelle Marthe.

« Mlle de Kéroual ici ! balbutia Georges.

« Oui, monsieur, et tout ce que j'avance, je suis un mesure de le prouver, et de le prouver si bien, que je convaincrs les plus incrédules, en tête desquels je vous inscris.

« Oh ! monsieur, dit Georges avec moins de roideur qu'il n'en avait montré jusque-là, j'ai pu douter de certains faits, mais je ne me suis jamais permis de suspecter votre parole.

Gontran salua ; puis il reprit.

« Dans deux jours, monsieur, mademoiselle Marthe de Kéroual aura repris son véritable nom et la situation à laquelle elle a droit dans le monde. Dans deux jours, chez moi, je donnerai une fête pour présenter ma pupille à mes amis. Faites-moi l'honneur, monsieur, de me permettre de vous compter dès aujourd'hui au nombre de ceux-ci, et consentez à vous joindre à eux. Le même soir, les titres de la fortune de l'orpheline seront entre vos mains.

« Je ferai mon devoir, monsieur, répondit Georges de la Brière ; je serai prêt à rendre mes comptes au tuteur légalement reconnu de Mlle. de Kéroual.

« Je n'attendais pas moins de vous ! s'écria Gontran.

« Et maintenant, reprit Georges, maintenant,

monsieur, que vous allez avoir sur cette enfant, et pour trois années encore, un pouvoir presque paternel, permettez-moi d'être un trait-d'union entre vous et mon meilleur ami, Lionel Morton, Américain trois fois millionnaire, dont je répons honneur sur honneur.

Lionel et Gontran se saluèrent, et M. de la Brière continua.

« Il a une requête à vous présenter et j'ai le ferme espoir que cette requête sera bien accueillie par vous.

Lionel prit la main de Georges et la serra avec effusion.

« Une requête ? répéta le baron qui savait à merveille de quoi il allait être question, mais il ne voulait point en être instruit. Je ne devine pas ce que M. Morton peut avoir à me demander ; mais l'ami de monsieur de la Brière doit avoir la certitude que, quelle que soit la chose qu'il désire, si cette chose dépend de moi, elle est accordée d'avance. Je vous écoute, monsieur.

L'Américain prit la parole.

— Depuis quelque temps déjà, dit-il, j'ai le bonheur de connaître Mlle. Marthe. J'étais abusé, comme tout le monde, par sa situation apparente. Comme tout le monde, je la croyais fille de Péline la saltimbanque et obligée de travailler pour gagner sa vie. Ceci ne m'a point empêché de ressentir pour elle un profond amour. Je voulais faire de Mlle. Marthe ma femme, et vous n'en douterai pas, monsieur, quand vous saurez qu'hier je demandais sa main à Péline Rosier. Cette demande, vous seul avez maintenant le droit de l'agréer ou de la repousser, et je vous la renouvelle aujourd'hui.

Tandis que parlait Lionel Morton, le visage du baron avait pris une expression glaciale et impénétrable.

Quelques instants de silence suivirent les dernières paroles de l'Américain.

— La demande que vous venez de m'adresser, monsieur, dit enfin le baron, et le respectueux attachement dont elle est la preuve, sont non moins honorables pour vous que pour Mlle. de Kéroual ; mais cette demande, si flatteuse qu'elle soit, je ne pouvais la prévoir, et je ne puis l'accueillir ni la repousser, dans la complète ignorance où je me trouve des sentiments de celle dont vous sollicitez la main. Donnez-moi le temps, monsieur, d'interroger ma pupille. C'est là, vous devez me comprendre, mon premier devoir. Veuillez accompagner chez moi, dans deux jours, M. de la Brière. Mlle. de Kéroual, interrogée par moi, m'aura fait connaître ses intentions ; il me sera possible alors de vous répondre et je le ferai.

— Merci, monsieur ! s'écria Lionel ; dans deux jours, j'irai chercher chez vous l'arrêt qui me rendra bien heureux ou désespéré.

— D'ici là, Dieu aidant, murmura Georges de la Brière, j'aurai vu clair au fond de ces ténèbres.

— Si tu deviens un obstacle sur mon chemin, pensait Gontran en regardant Lionel Morton, je te briserai !

XIV.—Rue des Postes.

Transportons-nous rue des Postes, dans le logement de Jean Rosier et de sa femme.

Ce logement, situé à l'étage le plus élevé d'une vieille maison vermoulue, immédiatement au-dessous du grenier transformé en mansarde se composait de trois chambres.

L'une de ces chambres était celle de Jean Rosier. La seconde servait à Péline et à Georgette. La troisième, enfin, contiguë au logement loué la

veille par Tromb-Alcazar et Passe-la Jambe, servait tout à la fois de cuisine, de salle à manger et de *parlor*, comme disent les Anglais.

Cette dernière pièce offrait un luxe relatif, bien modeste toutefois.

Au-dessus de la cheminée de bois peint se voyait un petit miroir. Quelques lithographies enluminées, dans des cadres noirs, ornaient les murailles tendues d'un papier, façon coutil, à dix sous le rouleau.

Une table ronde, recouverte en toile cirée, six chaises de mercier, une commode et un petit secrétaire du temps de Louis XVI, tous les deux achetés chez les brocanteurs des pilliers des halles, composaient le mobilier.

La commode et le secrétaire, en marqueterie et ornés de cuivres dorés, avaient été jadis des meubles d'une certaine valeur.

A la suite de quelles vicissitudes étaient-ils arrivés dans le logis des saltimbanques ? Ce serait une odysse trop longue à raconter. Le temps et la poussière avaient ternis les dorures des cuivres ; les marqueteries s'écaillaient en maint endroit ; mais, somme toute, ces vieilleries conservaient une apparence presque satisfaisante.

Périne, son mari et Georgette, venaient de terminer leur frugal repas du soir. La nuit était venue. Une petite lampe à abat-jour, posée sur la table, éclairait la chambre.

Jean Rosier, l'air sombre et morose, sa tête appuyée sur ses mains et ses coudes sur ses genoux, fumait lentement une de ses courtes pipes culottées que le peuple appelle des *brûlé gueules*.

Périne et Georgette, vêtues toutes deux de robes de laine noire très propres, s'occupaient l'une et l'autre à un travail de raccommodage ; mais par instants, la jeune fille oubliait son travail pour contempler sa mère avec une vague inquiétude.

C'est qu'en effet Périne semblait en proie à une douloureuse préoccupation ; sa main, agile et infatigable d'habitude, s'arrêtait machinalement, et ses yeux fixés regardaient droit devant elle sans rien voir.

Tout à coup une larme, lentement formée, se suspendit pendant une seconde à ses longs cils ; puis, s'en détachant, roula sur sa joue.

Georgette n'y tint plus.

—Mère.....dit-elle tout bas de sa voix la plus douce.

Périne tressaillit comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut et demanda :

—Que veux-tu, mon enfant ?

—Je veux savoir ce que tu as.

—Mais je n'ai rien. Que pourrais-je avoir ?

—Du chagrin, bien, bien sûr.

—Du chagrin, moi ? Tu te trompe, chère fille.

—Alors si tu n'as pas de chagrin, pourquoi pleures-tu ?

—Je n'ai pas pleuré.

Georgette toucha du bout du doigt la trace encore humide sur la joue de sa mère, et reprit :

—Tu as si bien pleuré que ta joue n'est pas sèche.

Périne s'efforça de sourire.

—Alors, murmura-t-elle, c'est donc sans le savoir.

—C'est-à-dire que tu me caches quelque chose, continua Georgette, et c'est bien mal. Qu'ai-je donc fait pour mériter que tu n'aies plus confiance en moi ?

La saltimbanque se pencha et mit un baiser sur le front pur de la jeune fille.

—Tu n'as rien fait, chère enfant, répondit-elle ensuite. Depuis que tu es au monde, je n'ai

jamais eu un reproche à t'adresser. Tu es un cœur d'or, et ma confiance en toi sera toujours la même.

—Prouve-le-moi donc, alors, en me disant d'où vient ton chagrin. Oh ! ne cherche pas à nier.

Ce serait inutile, je vois la tristesse, et, si je n'en comprends pas la cause, j'en devine au moins le sujet.

Périne regarda sa fille avec une sorte d'effroi.

—Tu devines.....balbutia-t-elle : tu devines, toi ? Que crois-tu donc ?

—Je crois qu'il s'agit de ma sœur.

Périne baissa la tête. Le naïf instinct de Georgette ne l'avait pas trompée. C'était véritablement en songeant à Marthe que la saltimbanque se sentait envahir par une profonde et sombre préoccupation.

Depuis quinze années, depuis qu'elle avait repris son ancien métier. Périne menait une existence pleine de travaux grossiers, et d'écrasantes fatigues, mais, en somme, insouciante.

Pour des motifs que nous avons expliqués précédemment, et dont le principal était d'éviter à Marthe de Kéroual les amers regrets que ne pouvaient manquer de lui inspirer sa position perdue, elle ne lui avait jamais révélé qu'elle n'était point sa mère, et elle avait fini par la considérer comme étant véritablement sa fille.

Georgette la croyait sa sœur. Et voilà que tout à coup, à l'improviste, la demande en mariage formulée par Lionel Morton bouleversait de fond en comble cette situation, mettait Périne dans la nécessité d'initier Marthe et Georgette au drame terrible du château de Rochetaille, et l'écrasait sous le poids de cette immense responsabilité d'accepter ou de refuser un mari pour cette enfant, sur laquelle elle n'avait d'autres droits que ceux de sa tendresse et de son dévouement.

Oui, c'est avec une épouvante sans bornes que Périne songeait qu'il lui faudrait dire à Marthe : " Je ne suis pas ta mère ; " à Georgette : " Elle n'est point ta sœur."

Elle frissonnait involontairement à cette pensée :

—Si elle allait ne plus m'aimer quand j'aurai brisé, d'un mot, les liens qui semblent nous unir ! Si elle me méprisait, si elle ne voyait plus en moi que la subalterne d'autrefois et la saltimbanque d'aujourd'hui.

C'est au moment où Périne se posait cette fatale hypothèse qu'une larme avait roulé sur sa joue. Et voilà que sa fille s'apercevait de sa douleur, et, par une étrange divination, touchait du doigt la blessure saignante au plus profond de son cœur.

La pauvre femme, ainsi sollicitée par Georgette à des épanchements complets, n'eut, d'ailleurs, qu'un bien court instant d'hésitation et son parti fut pris.

Eh bien ! oui, chère enfant, dit-elle en attirant sa fille contre sa poitrine, tu as raison je suis triste, j'ai du chagrin. Je vais tout te dire : tu me consoleras peut-être, et, si tu ne peux pas me consoler, du moins nous pleurerons ensemble.

—Oh ! oui, mère chérie, murmura Georgette en rendant à Périne ses caresses : parle, parle bien vite.

—Écoute moi donc et prépare ton âme à de grands événements ; car si toute autre que moi, ta mère, te racontait ce que tu vas entendre, tu ne pourrais pas, tu ne voudrais pas le croire.

Georgette ne prononça pas un mot et ne fit pas un geste ; mais elle prit l'attitude d'une curiosité si pleine d'émotion fébrile qu'elle ressemblait presque à de l'angoisse.

Périne allait commencer. Un coup léger, frappé

contre la porte, arrêta la parole au bord de ses lèvres.

Cette porte donnait accès sur le carré, tout en haut de l'escalier.

—Il me semble qu'on a frappé, dit la saltimbanque ; n'as-tu pas entendu ?

—Oui, ma mère.

—Ce ne peut être qu'ici, puisque le logement d'à côté est vide.

—Vide, ma mère. Il ne l'est plus ; on a loué et emménagé hier soir ; nous avons des voisins

—Alors, c'est peut-être chez eux qu'on vient ; attendons.

Un second coup, toujours discret, mais un peu plus nettement accusé que le premier, ne laissa plus l'ombre d'un doute à Périne et à Georgette. C'était bien chez elles qu'on voulait entrer.

La jeune fille se leva et courut ouvrir.

Un commissionnaire entra dans la chambre. Il tenait sa casquette d'une main et une lettre de l'autre.

—Pardon, excuse, fit-il ; Mme Périne Rosier, c'est-il bien ici, sans vous commander ?

—C'est moi qui suis Périne Rosier.

—Alors, la chose se trouve comme mars en carême. Voici un mot d'écrit pour vous, la bourgeoise.

—Qui est-ce qui vous a remis cette lettre ?

—Je serais fort en peine de le dire. Tout ce que je sais, c'est que c'est un beau jeune homme, très-bien couvert, qui est descendu de voiture, exprès pour ça, au rond point des Champs-Élysées ici, je vous répons que la course est bonne.

—Y a-t-il quelque argent à vous donner ?

—Rien du tout ; le monsieur a payé la commission, voilà la lettre. Bonsoir, la bourgeoise et la compagne.

Le commissionnaire sortit et referma la porte derrière lui.

Georgette revint s'asseoir en apportant à sa mère la lettre qui venait d'être remise en ses mains. C'était une enveloppe carrée en papier vélin satiné très-fort. L'écriture de la souscription se recommandait par sa hardiesse et son élégance.

Périne, pendant quelques secondes, la tint entre deux de ses doigts sans l'ouvrir.

—Mère, dit Georgette, lis donc. Tu as tant de choses à me raconter ensuite.

—Mon enfant, murmura la saltimbanque en attachant ses yeux tout à tour sur la lettre et sur le visage de Georgette, on m'a plus d'une fois accusée d'être superstitieuse, et, plus j'avance dans la vie, moins je me corrige de ce que beaucoup de gens appellent une faiblesse, car mes pressentiments ne m'ont jamais trompée. Bon ou mauvais, ce qu'ils m'annonçaient s'est toujours réalisé. Tu vois cette petite enveloppe satinée. Elle n'est guère effrayante, n'est-il pas vrai ? elle est coquette.....elle est jolie

—Eh bien ?.....

—Eh bien ? elle renferme un malheur !

XXVI.—La lettre anonyme

En entendant ces mots, Georgette attachait sur sa mère un regard étonné ; et Jean Rosier, qui fumait sa pipe dans un coin d'un air d'abrutissement profond, releva la tête.

Périne déchira l'enveloppe et déplia le papier. A peine avait-elle parcouru des yeux les premières lignes, qu'une indicible expression d'épouvante et de colère se peignait sur son visage ; elle poussa une sourde exclamation, et, tandis qu'elle continuait sa lecture, ses traits se couvrirent d'une pâ-

leur mortelle que remplaça, presque sans transition, la rougeur la plus ardente.

Quand elle eut dévoré, jusqu'à la dernière, ces lignes qui produisaient sur elle un si terrible effet, elle semblait folle ; il y avait quelque chose d'égaré dans son attitude, dans la manière dont elle passa ses mains sur son front, à deux reprises, après avoir laissé tomber la lettre à ses pieds.

Puis tout à coup, sans prononcer une parole, sans répondre aux questions que lui adressait Georgette, et qu'elle parut même ne pas entendre elle attachait sur sa chevelure en désordre un petit bonnet, elle jeta sur ses épaules un châle tartan et elle s'élança au dehors.

—Qu'a-t-elle donc ? murmura Jean Rosier. Où peut-elle aller comme ça ? est-ce qu'elle a perdu la tête ?

Georgette tremblait de tous ses membres.

Périne se rendit chez Mme. Gerfaut et ramena Marthe.

XXVIII.—Le prospectus de Tromb-Alcazar.

Laissons s'écouler la nuit entière, une partie de la matinée du lendemain et retournons à la rue des Postes, non plus cette fois dans le logement de Périne, mais dans celui de Tromb-Alcazar et de Passe-la-Jambe.

Ce logement, nous le savons, était composé de deux chambres. La plus grande se trouvait contiguë à la pièce qui servait aux saltimbanques de salle à manger, de cuisine et de lieu de réunion.

Une simple cloison, tapissée d'un côté comme de l'autre de papier commun, les séparait, et dans cette cloison existait une porte condamnée par des verrous du côté de Tromb-Alcazar, et par une serrure du côté de Périne.

Les deux bohémiens n'avaient pas fait de grands frais d'installation, et certes on ne pouvait reprocher à leur ameublement de pécher par l'excès du luxe.

Cette ameublement consistait en un vieux lit de fer, à moitié rongé par la rouille et muni d'une paille de varech et d'un matelas mince comme une galette ; il y avait en outre un antique fauteuil perdant son étoupe par vingt déchirures deux chaises communes, un guéridon boiteux, un plumeau, un réchaud, un soufflet, une casserole de fer-blanc, quatre assiettes en faïence, deux couverts d'étain et une demi-douzaine de bouteilles, les unes vides, les autres ornées d'un brillant cachant de cire rouge.

Rien de plus, rien de moins que ce que nous venons de constater avec la sécheresse et l'exactitude d'un procès-verbal d'huissier.

Tromb-Alcazar, un crayon à la main, assis sur le fauteuil unique, devant le guéridon boiteux, dans l'attitude méditative d'un poète qui compose ou d'un algébriste qui cherche la solution d'un problème, tantôt tournait ses regards vers le plafond, tantôt les abaissait pour tracer quelques lignes sur une feuille de papier supportée par le guéridon.

Cette besogne quelle qu'elle fût, l'absorbait de la façon la plus complète, et, sans aucun doute, elle avait à ses yeux une importance énorme.

Passe la Jambe se livrait, avec non moins de zèle que d'assiduité, à des soins plus matériels. Le plumeau à la main, il époussetait la carcasse du lit de fer, les deux chaises, la casserole et les assiettes, de façon à ne laisser sur aucun de ces objets un atôme de poussière.

Les horloges des environs firent entendre leur sonnerie. Il s'interrompit pour écouter.

—Déjà onze heures ! dit-il en aparté. Je ne

l'aurais pas cru ! C'est étonnant comme le temps passe quand on est dans son domicile et qu'on s'occupe à faire le ménage.

Il jeta sur cet étrange ménage le regard le plus tendre ; il donna encore quelques coups de plumeau à droite et à gauche, puis, se plantant bien en face de Tromb Alcazar, il lui dit avec l'expression d'un orgueil légitime :

—Guigne-moi ça, ma vieille ! Crois-tu que ça reluit, les meubles ! Un vrai vernis, quoi ! On s'y mirerait pour faire sa barbe. Mets voir ton binoche, un peu, pour voir.

Tromb-Alcazar, dont les yeux en ce moment étaient au plafond, agita la main pour commander le silence, de l'air d'un homme qui ne veut pas être dérangé.

Mais ce n'était point l'affaire de Passe-la-Jambe.

Est-ce que tu ne m'entends pas ? reprit-il. Je te fais une invite à cœur, simple histoire de dévisager le mobilier.

—Chut !

—Hein ?

—Tais-toi, moucheron !

—Ah bah ! et pourquoi donc ça que je me taisais.

—N'interromps pas mes méditations.

—Tiens, tu médites !

—Un peu, mon fils.

—Sur quoi ?

—Silence !

Tromb-Alcazar ne répondit plus et se mit à écrire avec une rapidité vertigineuse. Bientôt la grande feuille de papier fut remplie jusqu'au bas.

Quand la place lui manqua pour continuer, il s'arrêta, et Passe-la-Jambe, qui l'avait regardé faire avec une curiosité flévreuse, mais contenue, lui demanda :

—Qu'est ce que c'est que ça !

Le visage de l'ex-modèle s'illumina, tandis qu'il répondait :

—Ce que c'est que ça ?.....Salue, mon fils ! Ce n'est ni plus ni moins qu'un prospectus de parfumerie que je suis en train de rédiger pour notre maison de commerce.

L'œil de Passe-la-Jambe devint flamboyant, et une exclamation de joyeuse surprise s'échappa de ses lèvres minces.

—Et je me vante d'avoir mis la main sur des titres d'un fier acabit ! reprit Tromb Alcazar. Nom d'une pipe, c'est un peu ça ! Prête-moi tes ouïes.

La recommandation était superflue. Passe-la-Jambe n'existait plus, momentanément, que par ses oreilles.

Tromb-Alcazar prit un ton solennel.

—D'abord, notre enseigne.

—Ah ! voyons l'enseigne.

—AUX ODEURS DE PARIS ! Qu'en dis-tu ?

—Superbe.

—Tromb-Alcazar, *Passe-la-Jambe et Cie.* Ça produit toujours bon effet, la compagnie. Ça fait supposer des bailleurs de fonds. *Parfumeurs, chimistes, savonniers brevetés du consul de S. M. le roi de Siam, et de plusieurs autres têtes également couronnées.*

—Comment ! balbutia Passe-la-Jambe ébahi, nous sommes brevetés ?

—Nous pourrions l'être, ce qui revient exactement au même. Je laisse une place en blanc pour le nom de la rue. Nous mettons l'adresse aussitôt que nous aurons loué le bazar, et j'ajoute : *Usine à vapeur à Pantin.*

—Nous aurons une usine à vapeur à Pantin ? s'écria le ci-devant marchand de chaînes de sûreté avec un nouvel et comique ahurissement.

Tromb Alcazar haussa les épaules.

—Va donc, Jocrisse ! répliqua-t-il. Es-tu serin ! On n'a pas d'usine du tout, mais on le met tout de même ; c'est un petit chic. Je connais tous les trucs, moi. Sur un prospectus bien compris, une usine à savons, vois-tu, moucheron, ça fait de la mousse. Attention, je reprends.

—Allez-y ; je vons gobe.

—*Extrait du catalogue* : " Savons de toilette perfectionnés, dulcifiés, fondants, extra moelleux. Les fleurs les mieux lotties en parfums, les plantes et les légumes les plus cossus en aromes, servent de pivot à ces crèmes de la propreté générale et particulière. Nous prenons la valissance de recommander particulièrement à notre clientèle de la haute, les savons au bouquet de melon, au miel de Narbonne, à la cannelle, à la vanille, au laurier sauce, à l'orange de Ville-d'Avray, aux cerises de Montmorancy et au chasselas de Fontainebleau. Nous ajouterons, à cette trop courte nomenclature, nos essences pour la toilette à la muscade, à la cannelle, à la girofle, au kari indien."

Tromb-Alcazar fut obligé de s'interrompre ; il avait lu sans point ni virgule et l'haleine lui faisait défaut.

—Mazette, hazarda Passe-la-Jambe, ça a un rude cachet tout de même ; mais on ferait des goûts très bien avec nos savons et nos essences.

—J'y ai déjà songé ; c'est un horizon neuf : *Savonnerie comestible : parfumerie à deux fins.*

—Il ne manque plus que du cosmétique à l'ail.

—J'en mettrai peut-être.

—Les délicats trouveront que c'est une drôle d'idée tout de même.

—Tudieu ! j'y compte.

—Pourquoi donc ça ?

—Vois-tu, mon fils, à Paris, il n'y a que les excentricités qui réussissent ; faut épater le monde ; quand il est épaté, il va tout seul.

—Alors, nous devons faire fortune, puisque nous épaterons.

—C'est positif ; j'estime nos bénéfices futurs à soixante dix-sept pour cent, au moins.

Passe-la-Jambe se gratta l'oreille.

—C'est trop beau, tout cela, murmura-t-il mélancoliquement ; il y a un cheveu.

—Lequel ?

—Les fonds de roulement ; où sont-ils, les fonds de roulement ?

—Il est bête, ce petit ! s'écria l'ex-modèle avec un rire ironique ; il ne comprend rien. Mais tâche donc de te souvenir, insecte sans cervelle, que nous tenons un filon aurifère de première grandeur : ce filon s'appelle le baron Gontran de Strény ; nous l'exploiterons.

—Se laissera-t-il faire ?

—Avec ça, que nous lui demanderons la permission.

—Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre ce baron et les saltimbanques ?

—Ah ! voilà. J'ai cru d'abord qu'il était amoureux de la petite ; mais toute réflexion faite, il n'en a pas la mine, et je crois qu'il y a autre chose.

—Que veut-il, alors ?

—Je n'en sais rien et je m'en moque comme de Colin-Tampon, pourvu que ça nous rapporte, et ça nous rapportera. Prends note de ce que je te dis, moucheron. Je veux perdre mon nom de Tromb-Alcazar, si le baron ne devient pas notre commanditaire.

—Quel homme ! murmura Passe-la-Jambe en regardant avec admiration l'ex-modèle.

—Chut ! fit tout à coup ce dernier en se penchant du côté de la cloison.

—Qu'est ce qu'il y a ? demanda le jeune bohémien.

—Une sourdine à ta chanterelle ; écoute, n'entends-tu rien ?

Passe-la-Jambe prêta l'oreille.

—Si, répondit-il au bout d'un instant, on est entré chez nos voisins ; on parle dans la chambre à côté.

Tromb-Alcazar s'approcha vivement de la porte pratiquée dans la cloison et appliqua son œil d'abord, son oreille ensuite sur le trou de la serrure de cette porte.

—Qui est-ce ? fit Passe-la-Jambe à demi-voix.

—C'est Georgette et Guignolet. Faut être honnête homme et gagner ses appointements en conscience. J'vas les écouter dialoguer et je ferai mon rapport au baron s'il y a lieu.

Et Tromb-Alcazar resta l'oreille collée contre la serrure. Voici ce qu'il entendit :

—C'est bien drôle tout de même, mam'zelle Georgette.....disait le pitre.

—Quoi ? qu'est-ce qui est drôle ?

—Tout ce qui se passe depuis hier. La patronne qui s'en sauve chercher mam'zelle Marthe et qui la ramène sur le coup des dix heures du soir, sans avoir prévenu personne. Et mam'zelle Marthe qui fait une figure de l'autre monde et qu'a les yeux rouges ; et la patronne qui sans en avoir l'air, coule de temps en temps sa main dans le coin de son œil, histoire d'essuyer une larme. Oh ! j'ai bien vu fait pas dire non ! Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

—Eh ! mon pauvre Guignolet, répliqua Georgette, je n'en sais guère plus long que vous. Ma mère se tait, et, lorsque je questionne ma sœur, elle ne me répond pas.

—Quand nous sommes sortis, il y a une heure, reprit le pitre, mam'zelle Marthe était sur une chaise triste comme un jour de pluie, les yeux fixés, regardant droit devant elles sans rien voir ; ce n'est pas naturel !

—Oh ! certainement ma sœur a un chagrin, dit Georgette.

—Elle devrait vous le raconter, alors ; ça la soulagerait. Quand on raconte ses peines, ça soulage.

—Il ne faut pas la tourmenter ; elle y arrivera d'elle-même.

—Entends-tu bien ? demanda curieusement Passe-la-Jambe qui voulait savoir.

—Je ne perds pas un mot, et parole d'honneur, ça m'intrigue, répondit Tromb-Alcazar ; puis il ajouta : ah ! voilà quelqu'un.

En effet, une porte intérieure venait de s'ouvrir dans le logement des saltimbanques, et Marthe franchissait le seuil de la pièce où se trouvait Georgette et Guignolet.

XXXIX—Scène d'intérieur

Elle était bien changée la pauvre Marthe, changée au point d'être à peine reconnaissable.

Son charmant visage avait perdu son expression de naïve insouciance. Avec sa pâleur de cire vierge et le large cercle d'azur estompant le contour de ses paupières elle ressemblait maintenant, plus que jamais, d'une façon étrange, à sa mère, à Léonie de Kéroual, mais quelques jours avant sa mort, lorsque déjà l'œuvre fatale du poison était bien avancée.

Une seule nuit avait suffi pour accomplir de si grands ravages. C'est que les pensées les plus sombres et les angoisses les plus poignantes s'étaient succédé sans relâche pendant les heures longues

de cette nuit d'insomnie ! C'est que Marthe s'était répété, à chaque minute, à chaque seconde, avec une horreur plus facile à comprendre qu'à exprimer, que cette femme par qui elle avait été élevée, cette femme dont elle se croyait la fille, cette femme qu'elle avait appris à aimer, cette femme qui reposait là, tout près d'elle, dans les ténèbres, et dont elle entendait le souffle irrégulier, était l'assassin de sa mère !

Cette bouche qui, si souvent, s'était appuyée sur ses joues, avait eu pour sa mère des sourires de Judas !

Ces mains, dans lesquelles, si souvent, ses mains d'enfants s'était oubliées, avait lâchement versé le poison à sa mère sans défiance !

De telles pensées torturaient Marthe, et elle se demandait avec une conviction déchirante :

—Pourquoi donc ne suis-je pas morte en même temps que ma mère ?..... A quoi me sert d'être vivante, puisque vivre, c'est souffrir ainsi !.....

Elle entra dans la pièce contiguë au logement des deux bohèmes du ruisseau, elle avait les yeux baissés et semblait plongée dans une rêverie profonde et douloureuse.

Georgette courut à elle, et, lui jetant les bras autour du cou, elle lui dit d'une voix charmante :

—Nous voilà revenus, petite sœur.

—Ah ! c'est toi, Georgette, murmura Marthe en relevant la tête.

Guignolet fit un salut comique.

—Et c'est moi aussi, ma'mzelle Marthe, ajouta-t-il, c'est nous, tous les *deusses*.

—Nous venons de reporter mon ouvrage au magasin, reprit Georgette.

—Ton ouvrage ? répéta Marthe machinalement.

—Eh ! oui, tu sais ? Quand les foires ne donnent pas, en hiver par les mauvais temps, je fais de la confection. Ça me distrait. Je m'ennuyerais à ne rien faire. Et ça aide au ménage.

Guignolet ébaucha le geste d'un homme qui va s'arracher une poignée de cheveux.

—Ah ! saperlipotte ! s'écria-t-il, c'est moi qui regrette joliment de ne pas savoir coudre ! Je ne sais que *renmailler*. Que voulez-vous ? Mon éducation a été si négligée ! Je vous aiderais. Mais il y a encore de la ressource. Je n'ai point passé l'âge, et, en m'appliquant bien, j'arriverai peut-être à faire un ourlet très proprement.

Tromb-Alcazar écoutait toujours. Il eut toutes les peines du monde à comprimer un immense éclat de rire en entendant Guignolet faire l'aveu de son ambition candide.

—Tu ne sais pas, dit-il à Passe-la-Jambe, en voilà une bien bonne ! Ce jean jean de pitre veut apprendre à coudre.

—Oh ! la ! la ! quel serin ! répondit le futur parfumeur. Non ! ça m'fait mal !

On avait gardé le silence pendant un instant dans l'autre chambre.

—Est-ce que notre mère est sortie ? demanda Georgette.

—Périne ?.....répliqua Marthe, comme pour protester contre ces deux mots : *notre mère*. Non..... elle est là.....dans la chambre.....

—Toujours avec mon père ?

—Non.....il est dehors.....lui.....

Il y avait quelque chose de si glacial dans le ton dont Marthe parlait, que les larmes en vinrent aux yeux de Georgette.

—Marthe ?.....ma sœur ?.....balbutia-t-elle, tu ne nous aimes plus !

—Moi, je ne t'aime plus ! fit la jeune fille, pourquoi donc me dis-tu cela ?

—Tu n'es plus du tout la même avec moi, avec

notre mère, continua Georgette ; tu es triste..... froide..... silencieuse. Ça me serre le cœur !

—Mam'zelle Marthe ! s'écria Guignolet avec entraînement, quelqu'un vous aurait-il point, par hasard, avec ou sans intention, fait de la peine ou du chagrin ? Si c'était comme ça, voyez-vous, faudrait nous le dire. J'irai trouver le particulier ; à toi, z'à moi, la paille de fer ! Je lui casserais, en douceur, une patte ou deux, et ça ne pèserait pas un poids de vingt quatre. Ah ! mais non ! Je suis petit, tel que vous me voyez, et pas mal criquet, mais tout nerfs !

—Personne ne m'a fait de chagrin, mon ami, répondit Marthe.

—Alors, ma sœur, reprit Georgette, pourquoi ce changement ? Quand je te parle, à peine sembles-tu m'écouter.....Tu n'appelles plus notre mère : ta mère..... Tu ne m'appelles plus ta sœur.....

—Vous ne m'appelez plus votre petit Guignolet... ajouta timidement le pître.

En présence de ces témoignages d'une affection si vraie, si profonde, Marthe, sentit son cœur se fondre malgré tout

—Vous vous trompez, mes amis, répondit-elle, je vous aime tous les deux. Je t'aime, chère Georgette, je t'aimerai toujours !

Elle lui prit la tête dans ses mains et l'embrassa, en se disant tout bas :

—Ce n'est pas sa faute, à elle.....

Puis elle ajouta :

—Vous êtes un bon et brave garçon, Guignolet, voici ma main.

—Ah ! saperlipipote ! cria le pître en dessinant un entrechat, après avoir serré avec enthousiasme la petite main tendue vers lui, ça fait du bien ! Merci, mam'zelle !

—Voilà notre mère, dit Georgette en voyant la porte s'ouvrir.

—Elle ?... .. murmura Marthe, dont à l'instant même, l'expansion se trouva glacée, et qui, redevenue silencieuse, alla s'asseoir sur une chaise, près de la fenêtre.

Périne entra.

—Te voilà revenue, mon enfant ? dit-elle à Georgette.

—Oui, ma mère. Vous savez que le magasin n'est pas bien loin, et Guignolet portait le paquet.

—On t'a payée ?

—Oui, et voici l'argent.

—Tu n'as pas repris d'ouvrage.

—Non, puisque vous me l'aviez défendu.

—C'était inutile, en effet ; tu n'aurais pas eu le temps de t'en occuper : nous allons quitter Paris.

Marthe tressaillit, et Tromb-Alcazar, qui redoubla d'attention depuis l'entrée de Périne, dit entre ses dents :

—Quitter Paris !...Ah ! diable, voilà qui est bon à savoir.

Guignolet avait fait un bond, et la plus profonde épouvante se lisait sur sa figure.

—Vous partez sans moi ! s'écria-t-il. Ah ! Patronne, patronne, vous ne feriez pas une chose comme celle là.

—Rassure-toi, mon garçon, nous t'emmenons.

—Ah, à la bonne heure ! Vrai, ça m'ôte un poids de cinq cents de dessus l'estomac ! C'est que, voyez-vous, patronne, je ne sais pas si vous le savez, vous pourriez peut-être vous passer de moi, mais moi je ne pourrais pas me passer de vous ; c'est la pure vérité.

—Et pourquoi partons-nous, ma mère ? demanda Georgette.

Avant de répondre, Périne hésita ; mais son hé-

sitation ne dura qu'une seconde, et elle mit en avant cette raison banale :

—Dans les fêtes de la banlieue et des environs de Paris, il y a trop de concurrence. Nous allons faire une tournée en province.

—Peste ! grommela Tromb-Alcazar, ces renseignements-là, ça vaut de l'argent pour le baron.

—En province ! s'écria Guignolet. Oh ! mon rêve !..... Y a-t-il assez longtemps que je me demandais quand on nous verrait faire la parade et soulever des poids de vingt-quatre dans les quatre vingt-seize parties du monde !

—Et, reprit Georgette, partons-nous bientôt, ma mère ?

—Demain, au point du jour.

—Demain ! se dit Marthe avec effroi.

—Demain ! cria Guignolet. Quelle chance !

—Demain ! murmura Tromb-Alcazar. Eh, eh ! la gaillarde ne perd pas de temps. Il paraît que le feu est dans ses affaires.

—J'ai envie de danser sur la tête, continua Guignolet dont l'allégresse prenait des proportions impossibles à décrire ; j'ai envie d'exécuter les trois souplesses du corps ! j'ai des démangaisons de faire la roue et le saut périlleux.

—Fais tes paquets, mon garçon, répliqua Périne, ça vaudra mieux.

—Oui, patronne.....et ça ne sera pas lourd.

Puis, saisi d'un nouvel accès de lyrisme, le pître ajouta :

—Oh, mam'zelle Georgette, mam'zelle Georgette, nous allons donc voyager ensemble ! Nous allons voir filer derrière nous, à l'ombre des ormes, la queue des routes départementales !.....Hue, Jaquot !.....Ca sera-t-il le paradis, oui ou non ? Ça le sera-t-il ?

Et Guignolet, n'y pouvant plus tenir et voulant se donner sans doute un avant-goût du voyage, se mit à marcher un peu sur ses mains, les jambes en l'air.

Georgette s'approcha de Périne, et, baissant la voix, lui demanda :

—Est-ce que Marthe vient avec nous ?

—Oui, Marthe vient avec nous.

Et la saltimbanque ajouta, sans transition, en s'adressant à Georgette et à Guignolet :

—Vous, mes enfants, allez à la remise ; mon mari y est déjà. Préparez les malles, les costumes, les accessoires. Mettez ensuite tous cela dans la voiture, en bon ordre ; avant une heure, j'irai vous rejoindre.

Oui, ma mère, dit Georgette.

—Oui, patronne, cria Guignolet. En province !... Ah ! le monde est grand. Il me semble que je pars pour la Chine et que j'irai même plus loin.

Et le pître sortit avec Georgette en battant des entrechats insensés.

Périne et Marthe se trouvèrent seules. La jeune fille, toujours assise près de la fenêtre, tournait presque le dos à la femme de Jean Rosier, et elle pensait :

—Demain ! partir demain ! Je ne les suivrai pas.....Le courage m'a manqué jusqu'à cette heure pour agir, mais il ne faut plus remettre. Le temps de l'hésitation est passé et ma résolution est prise

Périne regardait Marthe avec une émotion profonde, et elle se disait tout bas :

—Pas un regard, pas une parole ! Depuis hier elle est ainsi. Que faire, mon Dieu, que faire pour ramener ce cœur qui m'échappe ?

Au bout d'une minute elle traversa lentement la chambre et elle alla se mettre à genoux auprès de la chaise sur laquelle la jeune fille était assise.

—Marthe, mon enfant, murmura-t-elle, tout à

l'heure tu semblais distraite.....Peut-être n'as-tu pas écouté, et voilà pourquoi je te répète ce que je disais : Nous allons quitter Paris.

—J'avais entendu.

Ces trois mots tombèrent, nets et glacés des lèvres de Marthe.

—Tu nous suivras sans regret, n'est-ce pas ? poursuivit Péline.

—Je vous suivrai.

—Tu t'étonnes peut être de ce départ ?

—Non.

—Et, cependant, je veux te l'expliquer.....

—A quoi bon ?

—Écoute-moi, je t'en supplie !.....Tu consens à m'écouter, mon enfant ?

—Parlez.

—Si j'agis ainsi, chère fille, si je t'éloigne, c'est pour toi, pour ton bonheur, pour ta vie.

Marthe regarda la femme de Jean Rosier bien en face, et répéta :

—Pour ma vie ?

—Oui.

—Comment ?

—Cet homme.....le baron de Strény, que tu as vu chez cette femme, hier, qui t'a crié, au moment où je t'entraînais, qu'il viendrait te chercher ici, cet homme est notre ennemi, le tien.

—Ah bah ! pensa Tromb-Alcazar, le baron ne corde pas avec la saltimbanque, qui est-ce qui s'en serait douté ? Ça se complique comme un vrai *mélo*, et ça devient bigrement intéressant.

—Mon eunemi ? répéta Marthe avec une manifeste expression d'incrédulité, vous dites que cet homme est mon ennemi ? Comment donc peut-il se faire que quelqu'un me haisse, moi qui n'ai jamais fait de mal à personne ?

—Il m'est impossible de répondre à cette question, mais je te jure que le baron de Strény est ton mauvais génie.

Péline s'interrompit, et, voyant clairement dans les yeux et sur les traits de Marthe cette incrédulité que nous avons constaté plus haut, elle s'écria avec désespoir :

—Ah ! tu doutes de moi ! Je le vois bien, tu ne me crois pas.

—Oui, c'est vrai, je ne vous crois pas.

—Oh, mon Dieu ! que t'a-t-il dit, cet homme ? Quelles paroles a-t-il prononcées, pour qu'en moins d'un jour il ait ainsi changé ton âme ?

—Qu'aurait-il pu me dire ? Vous devez le savoir.

—Non, je ne le sais pas.....Mais ce que je sais, c'est que tout à coup ta tendresse pour moi a fait place au dédain, à l'épouvante, à la haine peut-être.....Il faut qu'il ait parlé. Il faut bien qu'à sa vie de duplicité, de fourberie, d'imposture, il ait ajouté un dernier mensonge.

—Pourquoi donc attaquez-vous ainsi le baron de Strény ? demanda Marthe froidement.

—Pourquoi je l'attaque ?.....Ah ! c'est que si tu n'avais pas été la dupe de ses paroles, je t'aurais retrouvée hier obéissante et tendre comme tu l'avais toujours été ! Tu ne te serais pas éloignée de moi comme on s'éloigne d'un objet d'horreur. Tu n'aurais pas refusé si cruellement de suivre ! Tu n'aurais pas été sans pitié pour une pauvre femme qui se tordait les mains, qui pleurait, le cœur brisé, et qui pleure encore en voyant tes yeux secs et tes lèvres muettes.....Regarde-moi, Marthe, regarde-moi.... Je souffre, j'étouffe ! Quoi, toujours, toujours ce silence ! Je ne sais que te dire. Je ne sais comment te toucher, comment t'émouvoir, mais il y a dans ton âme un secret que je veux apprendre, une horrible pensée qu'il faut que je connaisse ! Réponds-moi, Marthe, réponds-moi !

—Il n'y a rien, répliqua la jeune fille.

—C'est impossible !

—La scène d'hier au soir m'a frappée douloureusement ; l'impression ne s'est pas encore effacée, et, si je vous semble triste et soucieuse, c'est pour cela et rien que pour cela.

—Non, non, il y a autre chose. Cet homme a parlé. Encore une fois, que t'a-t-il dit ?

—Rien.

—Oseras-tu nier qu'il t'ai dit que je n'étais pas ta mère ?

—Il me l'a dit.

—Et c'est pour cela que tu ne me tends plus les bras ? C'est pour cela que tu me repousses ?.....Eh bien ! oui, c'est vrai, je ne suis point ta mère.

—Vous voyez bien, répliqua Marthe, vous voyez bien, Madame, que le baron de Strény ne me mentait pas !

Et Dieu sait avec quelle expression écrasante ces paroles furent prononcées.

Péline, un instant anéantie et pour ainsi dire foudroyée, fit sur elle-même un violent effort, et continua :

—Mais si tu n'es pas l'enfant de mes entrailles, n'as-tu pas toujours été l'enfant de mon cœur ? Souviens-toi !.....Depuis les jours les plus lointains n'ai-je pas remplacé ta mère auprès de toi ? N'ai-je pas veillé sur toi avec l'ardente sollicitude d'une mère pour son enfant ? Ne t'ai-je pas donné mon âme tout entière comme ta mère t'aurait donné la sienne ? J'avais fait un serment à la comtesse de Kéroual expirante ! J'avais juré de vivre, et s'il le fallait, de mourir pour toi ! Marthe, mon enfant, j'ai tenu ma parole ! Pour toi j'ai vécu, pour toi je suis prête à mourir !

—Vous ! s'écria la jeune fille, vous ?

—J'en prends à témoin Dieu qui m'entend.

—Ne parlez pas de Dieu, n'invoquez pas son nom.

—Je l'atteste, ce Dieu tout puissant ; si j'ai menti, qu'il me foudroie !

Péline semblait à bout de forces. Suffoquée par son émotion, étouffée par les sanglots qui de son cœur montaient à sa gorge, elle se tut pendant quelques secondes ; mais, voyant que Marthe restait muette et sombre, elle reprit d'une voix brisée :

—Voyons, mon enfant, qu'as-tu contre moi ? que me reproches-tu ? Auras-tu moins de pitié pour moi que les juges n'en ont pour l'accusé ? Ils lui disent quel est son crime, et lui permettent de se défendre. Moi, j'ai beau chercher, je ne trouve rien. Comment donc ai-je pu t'offenser ? Est-ce par mon dévouement ? est-ce par ma tendresse ?

Marthe se sentit remuée malgré elle jusqu'au fond de l'âme par ces plaintes touchantes, par ces déchirantes supplications ; mais elle se roidit, et, cachant son visage dans ses deux mains, elle s'écria :

—Ah ! taisez-vous, au nom du Ciel, taisez-vous !

—Mais, malheureuse enfant, poursuivit Péline, ne vois-tu donc pas que tes terreurs me glacent, que tes réticences me brisent ! Il est impossible que la haine ait tout à coup, et pour toujours, remplacé dans ton cœur une affection de quinze années. Si tu ne m'aimes plus, tu peux encore au moins avoir de la compassion pour moi. Eh bien ! c'est ta compassion que j'invoque ! Apprends moi ce que ta dit le baron de Strény !

Marthe ne répondit pas, et Péline se tordait les mains.

Passe-la-Jambe, qui s'était approché de la cloison pour essayer d'entendre, mais qui ne pouvait rien distinguer dans le vague murmure des voix,

vit tout à coup une grosse larme tomber de la paupière coriace de Tromb-Alcazar et rouler sur sa longue barbe.

Il recula d'un pas en balbutiant avec une stupeur comique :

—Oh ciel, oh ciel ! en croirais-je mes yeux. Comment, comment, ma vieille, tu t'humectes ? Est-ce que le monde va finir ?

—Laisse-moi donc tranquille, répondit l'ex-modèle, extrêmement vexé d'être surpris par son jeune associé en flagrant délit d'attendrissement ; je sais bien que c'est bête comme tout ; mais, que veux-tu, ce n'est pas ma faute ! A la scène de la mère, dans les *Mélos*, j'y vais de ma larme et je crois que c'est arrivé. C'est une faiblesse. On n'est pas parfait. Foi de Tromb-Alcazar, la petite est plus entêtée qu'une mule, et la pauvre saltimbanque me fait de la peine, parole d'honneur !

—Tu me raconteras la chose.

—Sois paisible et laisse-moi écouter ; voilà que ça recommence.

—Voyons, Marthe, reprenait Péline, réponds-moi. Que t'a dit cet homme ? Pourquoi refuses-tu de parler ? Au moins, quand tu m'auras appris de quoi on m'accuse, je pourrai me défendre, me justifier. J'ai le droit de savoir. Réponds-moi, je t'en conjure ; réponds-moi je le veux.

—A mon tour, je supplie, répliqua Marthe d'une voix très-basse : laissez-moi seule, ne m'interrogez plus ; je ne sais rien, je n'ai rien à vous dire, rien :

—Et moi je te dis que tu me trompes. Tes réponses mêmes me prouvent jusqu'à l'évidence que tu me caches quelque chose. Tu ne veux pas me rendre folle ? Eh bien ; je sens que ma raison s'en va. Ne me laisse pas succomber. Au nom de Georgette qui t'aime, au nom de ta mère qui m'a donné pour toi son dernier baiser, parle ;

—Quel supplice, mon Dieu ! pensa Marthe : puis tout haut : Je n'ai rien à dire.

—Ah ! c'est se briser la tête contre la muraille, continua Péline avec un éclat de désespoir : nous vivions si unis, si calmes, si heureux ! Elle nous aimait, elle nous bénissait ! Cet homme est venu, tout disparaît, tout s'écroule : repos, bonheur, amour, il ne reste plus rien ! Oh, qu'il tremble, lui, ce démon ! J'ai des armes terribles, et, s'il m'y contraint je m'en servirai ! Pauvre enfant, malheureuse enfant, tu pleureras un jour comme moi ; tu verseras des larmes amères des larmes de sang ! Tu pâlisas de honte et d'effroi à la pensée que ton âme s'est ouverte au mensonge de ce misérable ! Il ne ta rien dit. Soit, tu ne sais rien, tu n'as rien à m'apprendre, tu me détestes maintenant autant que tu m'aimais, et ta haine n'a point de motif..... Eh bien ! qu'importe après tout ? Va, tu auras beau faire, je t'aimerai toujours, moi ; je t'aimerai tant, que je te contraindrai, à force de tendresse, à me rendre une part de ton cœur.

Péline sanglotait.

—Marthe, ajouta-t-elle, chère Marthe, laisse moi t'embrasser..... ne me repousse pas..... veux-tu ?

La jeune fille essayait de résister encore, elle n'eut pas le courage. Péline la saisit dans ses bras, la pressa contre sa poitrine et la couvrit de baisers en balbutiant :

—Mais appelle-moi donc encore ta mère.....

Marthe ne put répondre ; elle pleurait à chaudes larmes.

—A la bonne heure, murmura Tromb-Alcazar avec la satisfaction d'un connaisseur émérite devant une scène bien faite et bien jouée : à la bonne heure, voilà que ça vient ! Les grandes eaux de Versailles, et allez donc !

—Ah reprit Péline avec exaltation ; enfin, enfin, tu pleures ! Ces larmes, je les attendais. C'est ton cœur qui renaît ! Je ne te demande plus rien, je ne te questionnerai plus ; il me suffit de savoir que ton cœur n'est pas mort ! Je veux te laisser, mon enfant, te laisser avec tes souvenirs. Évoque le passé tout entier, c'est à lui que je me confie ; il parlera pour moi. Je vais rejoindre ta sœur ; tu veux bien que je l'appelle toujours ainsi, n'est-ce pas ? Dans une heure nous reviendrons pour t'embrasser, pour t'aimer, à bientôt, à bientôt !

Elle la serra de nouveau contre son cœur. Marthe immobile et baignée de larmes, recevait ses baisers sans les rendre.

Péline sortit, et, comme la jeune fille restait seule au logis, elle ferma la porte à clef en dehors, emporta cette clef, et l'on entendit le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier.

XXX.—*Conciliabule.*

Marthe se trouvait seule, il n'y avait plus rien à entendre. En conséquence, Tromb-Alcazar quitta son poste d'observation et étira ses membres, fatigués par une pose de près d'une heure, dans une situation fort peu commode.

—Eh bien ? demanda vivement Passe-la-Jambe.

—Péline vient de sortir, répondit l'ex-modèle.

—Alors, dégoise ; mets-moi au courant ; apprends-moi de quoi il retourne.

—C'est un méli-mélo joliment compliqué. D'abord d'une, ils vont tons filer en province.

Quand ?

—Demain, dès le *patron minette*. Le père l'Absinthe, Georgette et le père font les paquets, et la mère est allée les rejoindre.

—Fichtre ! mais c'est une grosse nouvelle, ça.

—Je crois bien. Aussi, nous allons prendre nos cliques et nos claques et nous payer l'omnibus avec correspondance, pour prévenir le baron. Il verra que nous sommes de bonne garde, et ça lui fera plaisir, à cet homme.

—Certainement, nous irons ; mais nous avons le temps, puisque les salimbanques ne démentent que demain matin. Ce n'est pas leur départ qui t'attendrissait, bien sûr, et tu m'a promis de me raconter ce qui te mettait la larme à l'œil.

Tromb-Alcazar, complaisant pour son associé, commença le récit de la scène dont il venait d'être l'indiscret témoin.

Pendant ce temps, Marthe était en proie au plus violent combat intérieur, aux déchirements les plus douloureux.

—Que faut-il écouter, mon Dieu ? se demandait-elle, que faut-il croire ? Hier le hasard me met en présence d'un homme qui me découvre un crime monstrueux ! un homme, mon parent, à qui ma mère, dans un écrit suprême, donne sur moi les droits d'un tuteur ! Cet homme, depuis quinze ans, me cherche, il veut me restituer mon nom, me rendre ma fortune ! Il accuse Péline devant moi, et cependant il n'a point de haine contre elle, puisqu'il ne désire pas la perdre ! Une telle conduite est loyale..... tout me prouve que cet homme est mon véritable ami, mon protecteur dévoué..... Mais Péline..... elle m'a aimée, elle m'aime encore, je n'en puis douter..... Tout à l'heure, mon silence la désespérait ; sa douleur était bien sincère, ses larmes n'étaient point menteuses..... Elle a tout sacrifié pour moi, sans hésitation, sans regret ! Elle a laissé sa fille, sa véritable fille, traîner sa jeunesse dans un métier qu'on dédaigne et qu'on méprise, et moi j'avais les soins, les sourires, les caresses ! Veille-t-on ainsi sur l'enfant

dont on a tué la mère ? Oh ! ce serait trop infâme ! Non, Périne n'a point commis ce crime !..... ce n'est pas vrai..... ce n'est pas possible..... Et cependant cette condamnation..... Ah ! je deviendrais folle, je crois, si je pensais toujours ainsi.

Marthe cacha son visage dans ses deux mains et se mit à pleurer silencieusement.

Au bout de quelques minutes elle releva la tête. La pauvre enfant semblait un peu ravivée.

« Périne est innocente, murmura-t-elle, je ne sais quel instinct me le dit !..... Non, je ne la trahirai pas..... non, je ne prendrai pas ce portefeuille, je n'irai pas rejoindre le baron de Strény..... Comment le pourrai-je, d'ailleurs ? ajouta-t-elle. La porte est fermée, et Périne en a pris la clef..... Si je voulais sortir, je ne pourrais pas. Ceci me défend contre moi-même..... tant mieux !

Et Marthe s'absorba de nouveau dans ses réflexions.

Tromb-Alcazar avait achevé pendant ce temps le récit sollicité par Passe-la-Jambe, et que ce dernier venait d'écouter avec le plus vif intérêt.

« Tu comprends, ajouta le ci-devant modèle en manière de péroraison, que ça marche bien pour nos affaires. Je parierais ma tête à couper qu'il doit y avoir au fond de tout cela une anecdote assez vétilleuse, et que cette anecdote nous permettra de louer une boutique en plein boulevard des Italiens.

---Qu'est-ce que nous allons faire.

---Je te l'ai déjà dit : nous allons nous rendre chez le baron, et nous verrons ensuite.

---C'est entendu. En route donc et vivement !

---Laisse-moi mettre sur mon mouchoir de poche un peu de notre essence de myrte, et je suis à toi. En veux-tu quelques gouttes ?

---J'ouvrerais la bouche pour te les demander.

L'essence de myrte, ou le liquide, quel qu'il fut, auquel Tromb-Alcazar jugeait convenable de donner ce nom, tomba comme une rosée bienfaisante sur les lèvres indescriptibles que les deux bohémiens appelaient des mouchoirs.

Ils se coiffèrent ensuite de leurs casquettes de cérémonie, et ils se dirigèrent vers la porte, quand un coup frappé depuis le dehors contre cette porte les arrêta net.

---On dirait qu'on a cogné chez nous, murmura Tromb-Alcazar avec une légère expression d'inquiétude.

---J'en ai le trac, répondit Passe-la-Jambe.

---On ne sait pas encore que nous logeons ici, reprit l'ex-modèle, ce doit être quelqu'un qui se trompe. Allons, moucheron, va ouvrir.

Passe-la-Jambe ne bougea pas et devint un peu pâle.

---Si c'était le commissaire de police ? balbutia-t-il d'une voix tremblante.

---Eh bien, après ?..... Nous n'avons rien de bien nouveau sur la conscience.....

---Est-ce qu'on sait jamais ! Ces messieurs les commissaires sont si vétilleux. J'aimerais autant faire le mort. J'ai dans l'idée que ça serait plus prudent.

---Ah bah ! laisse moi donc tranquille ! Nous payons notre loyer, nous possédons des capitaux, nous sommes des gens établis, qu'est-ce qu'on peut nous faire ?

On frappa de nouveau et plus fort que la première fois.

---Allons, ouvre ! reprit Tromb-Alcazar d'un ton impérieux.

Passe-la-Jambe obéit en réchignant, et la porte entrebâillée laissa voir, non point un commissaire de police, mais Gontran de Strény en personne.

Depuis plus d'une heure, le baron, blotti au fond d'une voiture, de place, attendait à l'endroit désigné par lui la veille.

Ne voyant rien venir, et plein d'impatience et d'inquiétude, il avait pris le parti de monter, afin de savoir ce qui se passait.

Monsieur le baron ! s'écria Tromb-Alcazar stupéfait à la vue de son futur commanditaire.

---Parlez plus bas, dit Gontran vivement, on pourrait vous entendre du logement voisin.

---Pas de danger ; mais enfin on va mettre une sourdine à sa clef de sol. Donnez-vous donc la peine d'entrer monsieur le baron.

Gontran franchit le seuil et jeta un coup d'œil autour de lui.

« Quel honneur pour notre domicile, reprit l'ex-modèle ; jamais, oh ! non, jamais nous aurions osé nous bercer du beau rêve qui se réalise aujourd'hui. Eh bien, qu'est ce que c'est, Passe-la-Jambe ? ne vois-tu pas que monsieur le baron est debout ? Allons, leste et preste ! avance le fauteuil à monsieur le baron.

« Monsieur le baron, voici le fauteuil, dit le jeune bohémien.

« Notre tapissier ne nous a pas encore envoyé son monde pour le recouvrir en velours d'Utrecht, c'est un simple oubli de sa part, continua Tromb-Alcazar, mais le logement est convenable.

« Nous demanderons seulement du papier neuf au propriétaire.

« Avec une petite corniche et une rosace au plafond, afin de pendre un lustre pour quand nous recevrons.

« Taisez-vous, dit impérieusement Gontran, et écoutez-moi.

« Avec zèle et déférence, monsieur le baron.

« Vous êtes-vous préoccupés, ainsi que je vous en avais donné l'ordre, de savoir tout ce qui se passait chez vos voisins ?

Tromb-Alcazar étendit la main vers le trou de la serrure.

« Je n'ai pas quitté d'une minute mon observatoire répondit-il.

« Les saltimbanques sont-ils chez eux ?

« Non, pas pour le quart d'heure. Comme vous arriviez chez nous, nous allions filer chez vous, à seule fin de vous avertir d'une chose de conséquence. Toute la nichée décampe demain matin ; ils vont faire leur tour de France, et ils sont en train présentement d'emballer leur bibelo dans leur voiture.

« Bien. Alors le logement est vide ?

« Pas tout à fait.

« Comment ?

Tromb-Alcazar cligna de l'œil.

« La petite est là ! dit-il.

« Qui ?..... Georgette ?

« Non..... l'autre..... celle qui n'est pas la fille. Gontran fit un mouvement de surprise.

« Comment savez-vous ? murmura-t-il

« Ah ! c'est bien simple : j'écoutais. Je vous prie de croire que la mère Périne lui en a dit long sur votre compte. Ah ! vertudieu ! comme elle vous arrangeait ! Vous pouviez vous vanter, monsieur le baron, d'être accomodé de main de maître !

« De quoi donc m'accusait cette femme ? demanda M. de Strény avec le plus grand trouble.

« De rien en particulier, et de tout en général. C'était vague, mais c'était bien senti.

Gontran respira.

« Et la jeune fille, que répondait-elle ! reprit-il ensuite.

« Pas grand'chose. Elle refusait de croire Périne, qui pleurait comme une Madeleine et déclara

mais des tirades à fendre le cœur. La petite ne s'en émouvait non plus qu'une buche. Ah ! elle est solide au poste, cette mauviette, et ne s'attendrait pas tous les quarts d'heure, je vous en fiche mon billet !

Un rayonnement de joie passa sur le visage de Gontran, qui reprit :

“ Ainsi, Mlle. Marthe est seule ?

“ Yes, millord.

“ Les parents, quand rentreront-ils ?

“ Oh ! pas de sitôt. Il faut du temps pour ficeler tout leur baluchon.

“ C'est bien. Restez ici.

“ Je vais parler à la jeune fille. J'aurai peut-être besoin de vous tout à l'heure.

“ Sufficit.

Gontran sortit.

“ Qu'est ce qu'il veut donc faire ce baron ? murmura Passe-la-Jambe.

“ J'ai dans ma folle idée, répliqua Tromb-Alcazar, qu'il va se passer quelque chose de drôle.

“ Quoi ?

“ Nous verrons bien ; mais, la voix dans la poche, petit, je retourne à mon observatoire.

“ Encore ! grommela Passe-la-Jambe, tu te payes un fauteuil d'orchestre pour voir la comédie bien à ton aise, et moi je reste là tout le temps à contempler le jeu, c'est peu drôle !

L'ex-modèle accueillit cette observation par un geste narquois, et colla de nouveau l'oreille au trou de la serrure.

Gontran avait traversé le carré, et s'était arrêté devant la porte du logement des saltimbanques.

Marthe, que nous avons laissée tout en larmes, et absorbée dans une rêverie sombre et profonde, tressaillit et releva la tête.

“ C'est Péline qui revient sans doute, murmura-t-elle. Puis après une seconde de réflexion, elle ajouta : ” Mais non, ce ne peut être elle, elle ne frapperait pas, puisqu'elle a la clef, elle ouvrirait.

Gontran heurta de nouveau avec le pommeau de sa canne.

“ Qui est là ? demanda la jeune fille en se levant.

“ C'est moi, répondit le baron.

“ Qui, vous ?

“ Votre ami.....votre tuteur.

“ Monsieur de Strény ? s'écria Marthe.

“ Oui. Ne vous ayant pas vue venir au rendez-vous, j'ai pensé que quelque circonstance imprévue vous retenait, et me voici. Ouvrez-moi.

“ Mon Dieu ! pensa la jeune fille, si Péline arrivait en ce moment.

“ Ouvrez vite ! répéta Gontran.

“ Cela m'est impossible.

“ Impossible ! dites-vous. Pourquoi ?

Parce que Péline en sortant a fermé la porte à double tour et emporté la clef.

“ Ainsi, vous êtes prisonnière ?

“ Oui. Et Marthe ajouta tout bas : Heureusement !

On entendit le baron de Strény frapper du pied avec colère.

“ Mais au moins, reprit-il avez vous les papiers ?

“ Non.

Sans ajouter un mot, Gontran s'éloigna de la porte et rentra dans le logis de ses complices.

XXXI.—Efrac-tion.

“ Il part.....il s'éloigne.....se dit Marthe en se sentant soulagée d'un grand poids. Oh ! je vous bénis, mon Dieu, d'avoir inspiré à Péline la pensée de m'enfermer. Obéir à cet homme me fait peur à présent.

Elle ajouta, en prêtant l'oreille :

“ Je n'entends plus rien.....il doit avoir quitté la maison.

Et elle retourna s'asseoir.

“ Fermez votre porte aux verrous, commanda Gontran aux deux bohémiens, il ne faut pas qu'on puisse nous surprendre.

Passe-la-Jambe obéit à l'instant même.

“ Vous m'avez parlé, reprit le baron, d'une porte de communication condamnée, donnant accès, depuis ce logement, dans celui des saltimbanques ?

“ J'en ai parlé, reparlé, répliqua Passe-la-Jambe.

“ Où est cette porte ?

“ Ouvrez-là ?

“ Comment faire ? Il y a des verrous par ici, mais de l'autre côté il y a une serrure.

“ Ouvrez-la ! répéta le baron d'un ton impérieux.

“ Très-bien !... Mais alors j'aurai l'honneur de soumettre à monsieur le baron une petite observation.

“ Laquelle ?

“ C'est qu'il s'agit d'un travail de serrurerie, et que les journées de serrurier, ça se paye à part et très cher. Dans cette partie là, on gagne pas mal.....Mon Dieu, oui.

“ A quoi bon ces paroles inutiles ? Vous savez bien que, quand on me sert, je ne marchande pas !

“ Oh, répliqua Tromb-Alcazar en saluant, nous sommes pleins de confiance en la générosité de M. le baron ; mais, dans les affaires consciencieuses, il ne faut jamais de surprises.

“ Nous perdons un temps précieux, hâtez-vous.

“ Avons-nous un outil, Passe-la-Jambe ? demanda l'ex-modèle.

“ Nous devons en avoir.....on ne sait pas ce qui peut arriver. Voilà l'outil demandé.

Et le jeune gredin passa à Tromb-Alcazar un morceau de fil de fer recourbé, qui fut à l'instant même introduit dans la serrure par ce dernier.

Tout en manœuvrant à droite et à gauche son étrange passe-partout, l'ex-modèle murmurait :

“ Oh, la, la ! quelle maison mal tenue !.....On n'a seulement pas huilé le pêne et la gâche. Ça me plaindrai au propriétaire. Ah, voilà que ça mord.

Au bruit du fer grinçant contre le fer, Marthe s'était dressée, tout blanche d'épouvante.

“ Mon Dieu, balbutia-t-elle en reculant, on cherche à forcer cette porte. Elle s'agite !.....j'ai peur.....Au secours ! au sec.....

La jeune fille n'eut pas le temps d'achever son cri d'appel.

La porte s'ouvrit violemment, et Gontran parut sur le seuil, en commandant le silence de la voix et du geste.

Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe attendaient, derrière lui, de nouveaux ordres.

Marthe tremblait de tous ses membres.

“ Vous.....monsieur le baron ! dit-elle d'une voix à peine distincte. Ah, une pareille violence.....

“ Était indispensable, mademoiselle, répliqua Gontran.

“ Mais ce que vous venez de faire est un crime ?

“ Ce n'est même pas une faute, puisque j'obéissais à la nécessité la plus impérieuse. Avais-je d'autres moyens d'arriver jusqu'à vous ? Vous ne pouviez venir, et cependant une plus longue attente était dangereuse, puisqu'il me fallait vous parler à tout prix.

“ Et pour éviter le danger, répliqua Marthe, avec indignation, vous avez eu recours à une infamie !

“ Je voulais concilier vos intérêts, mes devoirs

et la reconnaissance involontaire qui vous faisait désirer, hier, que Périne Rosier fût sauvée malgré son crime. J'étais loin, je l'avoue, de m'attendre aux reproches qui m'accueillent.

— Eh, monsieur, je ne vous crois plus. Votre conduite vient de m'ouvrir les yeux.....Ce crime dont vous accusez ma mère d'adoption, elle ne peut l'avoir commis. Elle ne l'a pas commis j'en suis sûre.

Le baron de Strény s'inclina légèrement, avec un ironique sourire sur ses lèvres.

— Oh ! mademoiselle, ne confondons pas, je vous en prie, répondit-il. Je n'accuse de rien Périne Rosier, moi. Je n'ai ni mission, ni qualité pour me poser en accusateur. Ce sont les magistrats qui l'ont poursuivie, c'est la justice qui l'a condamnée, et vous mettez en cause, en ce moment, non pas moi, mais le procureur impérial, l'avocat général et le jury.

— Condamnée ! répéta Marthe d'une voix sourde, ils l'ont condamnée ? Puis, après un silence, elle ajouta : Mais je n'en ai pas la preuve, après tout. Est-ce bien vrai, ce que vous me dites, et ne cherchez-vous point à m'en imposer dans un but que j'ignore ?

— Ainsi donc, s'écria Gontran avec amertume, tel est le changement fait en vous depuis hier, mademoiselle, que vous croyez Périne innocente et que vous me soupçonnez de mensonge ?

— C'est vrai.

— Lui-avez-vous donc révélé que vous saviez tout, et vous a-t-elle répondu par des arguments victorieux ?

— Non, mais j'ai vu ses larmes et j'ai douté du crime.

— Quoi, sans autre motif ?

— Une lumière inattendue s'est faite dans mon esprit, une voix intérieure m'a crié : Ta mère adoptive n'est point coupable !

Gontran s'inclina de nouveau.

— Puisque telles sont vos convictions actuelles, dit-il ensuite, il ne me reste qu'un parti à prendre pour me justifier à vos propres yeux, et pour vous replacer, malgré vous-même, s'il le faut, dans la position qui vous est due. Je me retire, mademoiselle, et je vais droit à la préfecture de police dénoncer la retraite des saltimbanques condamnés à mort.

Marthe étendit vers Gontran ses mains suppliantes.

— Oh ! monsieur, dit-elle, je vous en conjure, je vous le demande à genoux.....attendez.....attendez encore.

— Attendre !.....Eh ! le puis-je, mademoiselle, quand cette femme et son mari, pour échapper au juste châtiment suspendu sur leur tête, doivent quitter Paris, demain, au point du jour, en vous entraînant avec eux !

— Quoi ! vous savez.....

— Eh ! vous voyez bien que je sais tout ; et je me demande comment, pour un esprit juste comme le vôtre, ce départ n'est point une preuve nouvelle et sans réplique.....

— Ah ! balbutia Marthe éperdue, que croire ?

— Moi.

— Que faire ?

— M'obéir.

La jeune fille ne répondit pas. Elle semblait en proie à une émotion extraordinaire et l'expression d'un véritable égarement se peignait sur son visage.

Tromb-Alcazar pensa faire un coup de maître en intervenant avec son éloquence naturelle.

— Allons, mam'selle, dit-il, suivez un bon conseil.

Un peu de déférence pour M. le baron, qui est un homme calé, et si recommandable. Vous vous en trouverez bien. Le temps passe, ne nous amusons pas à la bagatelle.

— Ces papiers que Périne Rosier garde depuis si longtemps, demanda Gontran, n'avez-vous donc pas eu, depuis hier, l'occasion de vous en emparer ?

— Non.

— Peut-être ne voulez-vous point agir vous-même ?

— Vous avez raison, je ne veux pas.

— Eh bien, nous vous éviterons cette fatigue. Je vais au-devant de vos scrupules, vous le voyez. Tout se passera sans votre assistance. Dites-moi seulement dans quel meuble sont renfermés ces papiers.

— Je ne me souviens plus, balbutia la jeune fille, et, si je le savais, je refuserais de le dire.

— Oubliez-vous donc, mademoiselle, que je suis votre tuteur et que j'ai le droit de commander ?

Tromb-Alcazar poussa le coudé de Passe-la-Jambe et lui glissa dans le tuyau de l'oreille :

— Son tuteur ! Oh, la, la ! Voilà une tutelle entre bonnes mains !

— Que m'importe ? répondit Marthe aux dernières paroles de Gontran. Je me défie de vous maintenant. Un honnête homme ne fait pas forcer une porte !

— Par exemple ! murmura Passe-la-Jambe scandalisé.

— Encore une fois, s'écria le baron qui sentit la colère lui monter au cerveau, je vous commande de répondre ? Où sont ces papiers ?

— Hors de cette maison.

— Mensonge !

Vous ne les trouverez pas ; j'ai tout dit à Périne. Gontran ne fut pas maître de sa fureur.

— Malheureuse, commença-t-il, vous avez osé ? Mais l'ouragan qui grondait en lui se calma comme par enchantement, et il reprit d'une voix presque calme :

— Vous voulez me tromper : je ne serai pas votre dupe.....Ouvrez ce meuble et fouillez-en tous les tiroirs, ajouta-t-il en désignant la commode à Tromb-Alcazar.

— Double journée, monsieur le baron, murmura ce dernier tout en se mettant en devoir d'obéir. Ça va bien ! Le petit mémoire de serrurerie prend de l'embonpoint.

Marthe s'était approchée de la fenêtre. Un instant elle eut la pensée de l'ouvrir et de crier à l'aide, mais une réflexion l'arrêta ; celle-ci :

— Si j'appelle au secours, je livre Périne.

Gontran observait la jeune fille dont les regards ne se tournaient point vers la commode saccagée par Tromb-Alcazar.

— Ce n'est pas là, dit-il à ce dernier ; laissez ce dernier ; laissez ce meuble et ouvrez le secrétaire.

— On y va, monsieur le baron. Triple journée..... Oh ! ma boutique de parfumerie !

Mais déjà Marthe s'était élancée, et, faisant au secrétaire une barrière de son corps, elle s'écriait :

— Mon Dieu !.....Non, non ! Arrêtez !

Un sourire diabolique crispa la lèvre du baron.

— Ah ! dit-il, c'est donc là ! Allons, mademoiselle, faites nous place ! Ne nous mettez pas dans la nécessité de vous y contraindre.

Et, joignant l'action aux paroles, il saisit Marthe par le poignet.

La jeune fille résista.

— Vous ne toucherez pas à ce secrétaire ! cria-t-elle en se cramponnant au meuble, de sa main restée libre.

--- Retirez-vous, je vous en prie, répéta Gontran ;

à quoi bon cette lutte insensée ? Il me serait vraiment pénible d'employer la force contre vous.

—On est Français et troubadour, murmura Tromb-Alcazar ; mais on a la poigne solide.

Et, comme Marthe ne céda pas, le baron l'attira doucement, quoique avec une force irrésistible.

—Ah c'est infâme ! c'est bien infâme ! balbutia la pauvre enfant en tombant sur ses deux genoux. Mon Dieu ! n'enverrez-vous personne à mon secours ?

—Faites vite, dit Gontran à Tromb-Alcazar.

Ce dernier était un drôle fort habile, car on vit la tablette du secrétaire s'abaisser presque aussitôt.

—C'est fait.

—Bien ! s'écria le baron triomphant ; et, lâchant le poignet de la jeune fille, s'avança vers le secrétaire dont il ouvrit successivement les tiroirs.

Tous cédèrent : un seul, le dernier, résista.

—Il est à secret ! fit Gontran ; je ne peux pas l'ouvrir.

—Ca me connaît, répliqua Tromb-Alcazar. Soyez paisible, on va lui parler en douceur. Quadruple journée !

—Je ne peux cependant pas les laisser voler ainsi ! pensa Barthe. Qu'ils me tuent, soit ; mais je ne serai pas leur complice.

Elle voulut s'élançer. Passe-la-Jambe était auprès d'elle ; il vit son mouvement et lui saisit les bras.

—Nous allons rester tranquille et bien sage, n'est-ce pas, mam'zelle ? lui dit-il avec un agréable sourire. Sans cela, Bibi ne serait pas content. Bibi, c'est moi !

La jeune fille épouvantée, recula. A peine eut-elle la force de prononcer, d'une voix étranglée, ces mots : " Ah ! misérables ! misérables ! " Et elle tomba sans connaissance, à la renverse, sur le plancher.

" C'est malheureux, murmura Passe-la-Jambe, parce que c'est un beau brin de fille ; mais au moins, comme ça, elle va nous laisser tranquille pendant un petit bout de temps.

—Monsieur le baron, dit Tromb-Alcazar qui n'avait pas cessé d'apporter à son opération délicate la plus grande attention, voilà le tiroir ouvert, et j'ose me flatter, sans vanité, que c'est de l'ouvrage bien fait.

—Gontran plongea ses mains dans le tiroir avec un tremblement nerveux. La sueur froide de l'angoisse mouillait la racine de ses cheveux.

Tout à coup, une exclamation sourde s'échappa de ses lèvres :

" Je le tiens donc ! murmura-t-il ensuite.

Et sa main reparut, brandissant un portefeuille de chagrin rouge à fermoirs d'argent.

—Joli objet pour un amateur, dit à demi-voix Passe-la-Jambe.

Gontran ouvrit le portefeuille ; son œil lança des flammes et son front rayonna, tandis qu'il s'écriait avec une ivresse aussi grande que son anxiété avait été profonde :

—Ah ! les titres, les titres ! les voilà, les voilà donc ! et, cette fois, ils ne m'échapperont plus !

Tromb-Alcazar poussa, comme il l'avait déjà fait un peu auparavant, le coude à Passe-la-Jambe en lui disant tout bas :

—Il y a des titres ; attention !

—Suffit ma vieille ; c'est compris.

XXXII.—A coquin coquin et demi.

Cependant le baron, après s'être assuré de l'exis-

tence des titres, feuilletait les papiers contenus dans le portefeuille.

—Qu'est-ce que cela ? murmura-t-il en examinant une feuille jaunie pliée en quatre. Ah ! ah ! un nouveau testament, un codicille. La comtesse me retirait la tutelle de sa fille pour la confier à Philippe de la Brière ! Allons, je l'ai échappé belle ! Sans le suicide du banquier, tout était perdu pour moi !

Au bout d'un instant, Gontran se tourna vers Tromb-Alcazar et lui demanda :

—Pouvez-vous refermer le tiroir et le secrétaire de manière à faire disparaître toute trace d'effraction ?

—Ce n'est point impossible, je n'ai rien détérioré ; je suis si soigneux ; je travaille si proprement.

—Faites-le donc !

L'ex-modèle se mit à la besogne et Gontran se replongea de plus belle dans ses réflexions.

—Ce testament n'existe plus, puisqu'il est dans mes mains, se disait-il avec l'orgueil du triomphe. Celui que je possède garde toute sa force ; je reste le seul maître !

Ses regards s'arrêtèrent sur Marthe, toujours étendue sans connaissance, et il continua :

—Toute résistance de cette enfant serait inutile. La voilà ma pupille plus que jamais ; il faudra bien qu'elle m'obéisse. Périne a failli faire tout échouer. Elle essaierait de se retrouver encore sur mon chemin.

—Monsieur le baron, dit Tromb-Alcazar, prenez la peine de jeter un simple coup d'œil, vous pourrez constater que tout est radoubé dans un vrai chic. Les saltimbanques n'y verront que du feu.

—C'est bien ; je suis content de vous.

—Je m'en congratule, monsieur le baron. Y a-t-il, présentement, autre chose pour votre service ?

—Oui.

—Quoi ?

Gontran désigna Marthe.

—Il faut prendre cette jeune fille et l'emporter.

—L'emporter s'écria l'ex-modèle en reculant d'un pas et en levant les deux mains vers le plafond.

—L'emporter ! s'écria Passe-la-Jambe avec la même pantomime.

—Eh ! oui sans doute ce n'est pas bien difficile : il ne s'agit que de descendre l'escalier : j'ai ma voiture qui m'attend au coin de la rue.

Tromb-Alcazar tordit en spirale sa longue barbe, tandis que Passe-la-Jambe lissait du bout des doigts ses soupçons de moustaches,

—Oh ! excusez, monsieur le baron, fit l'ex-modèle ; vous savez, ça change la chose : ces choses-là, voyez-vous ça n'est pas compris dans la serrurerie et c'est beaucoup plus cher.

—Ne vous inquiétez de rien, je serai généreux.

—Irez-vous bien jusqu'à cinq billets de mille ?

—Oui.

—Pour notre usine à vapeur de Pantin ; c'est gentil.

—Mais non, mais non, répliqua Passe-la-Jambe, c'est pas assez.

—Le petit a raison, reprit Tromb-Alcazar, le chiffre est insuffisant.

—Plaisantez-vous !

—Je suis sérieux comme un âne qu'on étrille. Enlèvement de mineure, articles 354 et 357 du code pénal, de cinq à dix ans de réclusion, et quand il y a effraction, les travaux forcés. Ah ! mais, ah ! mais, on connaît les lois de sa patrie.

—Ce danger n'existe pas pour vous, puisque je suis le tuteur.

--C'est vous qui le dites ; mais la preuve ?

--Doutez-vous donc de ma parole ?

--Parbleu ! je doute bien de la mienne !

--Finissons-en ! Combien voulez-vous ?

--Je vais consulter mon associé.

Après une mystérieuse conférence de quelques secondes, Tromb-Alcazar salua Gontran et reprit :

--Nous voulons vingt mille francs, monsieur le baron.

Gontran fit un haut le corps.

--Vingt mille francs ! répéta-t-il ; mais c'est un odieux chantage !

--Nous ne discuterons pas sur les mots ; c'est à prendre ou à laisser. Nous ne rabatterons pas un rouge liard de nos prétentions ; acceptez-vous ?

--Eh ! il le faut bien.

--J'aurais dû dire trente mille, pensa Tromb-Alcazar. Quand toucherons nous ? ajouta-t-il.

--Demain.

--Pourquoi pas aujourd'hui ?

--Vous comprenez, je suppose, qu'on n'a pas vingt mille francs dans son porte-monnaie ; il me faut le temps de réaliser.

--Soit, nous attendrons jusqu'à demain.

--Et, maintenant, hâtez-vous ; je vais faire le guet dans l'escalier.

Gontran se dirigea vers la porte du logement des deux bandits.

Passe-la-Jambe, qui venait d'échanger un signe avec l'ex-modèle, lui barra le passage.

--Mille pardons, monsieur le baron, dit-il.

--Quoi encore ? demanda Gontran avec impatience.

--Je crois bien que mon excellent ami et associé, Tromb-Alcazar, aurait deux mots à dire à monsieur le baron.

--Parlez vite.

Tromb-Alcazar salua.

--M. le baron vient de nous promettre qu'il nous donnerait demain vingt mille francs.

--Oui ; eh bien ?

--Nous avons accepté, mais il était sous-entendu que monsieur le baron, avant de sortir d'ici, nous offrirait une petite garantie.

--Une garantie ! Ah ça, vous défiez vous de moi ?

--Considérablement, monsieur le baron.

--Et puis, les affaires sont toujours les affaires, ajouta Passe-la-Jambe.

--Drôles !.....

--Oh, monsieur le baron, pas de gros mots, il faudrait les payer à part. Voyons, cette garantie ?

--Où voulez-vous que je la prenne ? Ma montre et mes bijoux sont loin de valoir vingt mille francs ; je ne puis vous offrir aucun gage suffisant.

--Que si, que si, il y en a un.

--Lequel ?

--Les papiers du portefeuille. Nous sommes si bons enfants, que nous consentirons à nous en contenter ; n'est-il pas vrai, Passe-la-Jambe.

--Oui, mon associé.

--Mais moi, s'écria Gontran, je ne consentirai, sous aucun prétexte, à m'en dessaisir.

--C'est votre ultimatum ?

--Oui, cent fois oui !

--Alors, mon petit Passe-la-Jambe, reprit Tromb-Alcazar, puisqu'il le faut absolument, faisons connaître à M. le baron nos moyens de conciliation.

Chacun des bandits tira de sa poche un pistolet tout armé ; ils mirent simultanément Gontran en joue et l'ex-modèle continua :

--Voilà qui va simplifier tout à fait nos petites affaires. Notre noble protecteur est venu frapper à la porte de ces pauvres diables qu'on appelle Passe la Jambe et Tromb-Alcazar, et ces deux

pauvres diables brûleront très bien la cervelle à leur noble protecteur, si leur noble protecteur n'est pas gentil comme un petit cœur.

--Ah, gredins !

--Encore des gros mots, à quoi diable ça peut-il servir ? Si la musique commence, c'est vous qui payerez les violons. Soyez raisonnable, donnez-nous les papiers. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Nous ne les mangerons pas.

--Dépêchons-nous, appuya Passe-la-Jambe, la petite vient de remuer un doigt. Faut en finir. Décidez-vous ; vous les reverrez demain vos papiers.

--Or se fera un vrai plaisir de vous les reporter à domicile.

Gontran était pâle de fureur.

--A ! vous me tenez ! murmura-t-il.

--Entre nous répliqua Tromb-Alcazar, ça me fait tout à fait cet effet-là.

--Eh bien ! je cède, puisque je ne puis faire autrement.

--A la bonne heure !

--Ces papiers.....les voilà.....prenez les donc ! Et il les tendait à l'ex-modèle.

--Laissez-les dans le portefeuille, répondit ce dernier ; comme ça, nous ne risquerons pas de les abîmer.

Gontran obéit machinalement, et Tromb-Alcazar glissa dans sa poche de côté, avec une satisfaction manifeste, le portefeuille de chagrin rouge.

--Et maintenant, reprit le baron, maintenant, à la jeune fille ! Vite, vite !

--Oh ! cette fois-ci, monsieur le baron ; plus rien n'enraye la mécanique. Nous allons y aller bon jeu, bon argent. Eh hop ! Passe-la-Jambe à la besogne !

Les deux bandits s'apprêtaient à soulever la jeune fille, l'un par les épaules l'autre par les jambes, quand une voix juvénile résonna dans l'escalier, chantant un refrain populaire.

En même temps, Marthe fit un mouvement, infailible indice d'un prochain retour à elle-même.

--Enfer et macadam, murmura Passe-la-Jambe, voilà Georgette qui monte l'escalier ; nous sommes frits !

--Et la petite revient à elle, ajouta Tromb-Alcazar. Filons, il n'est que temps !

Et tous les deux, abandonnant Marthe dont les paupières battaient prêtes à se soulever, se précipitèrent dans leur logement.

--Maladroits, maladroits ! disait le baron avec rage en les suivant.

--Maladroits tant qu'il vous plaira, répliqua Tromb-Alcazar : il est fort heureux que nous ayons dialogué quelque peu longuement, sans cela, nous nous serions trouvé nez à nez dans l'escalier avec Georgette, et la rencontre aurait manqué de gaieté.

Tout en parlant, l'ex-modèle refermait la porte de communication.

--Enfin, l'affaire est manquée, reprit le baron. Rendez-moi le porte-feuille.

Tromb-Alcazar se mit à rire.

--Les billets une fois pris, on n'en rendra pas la valeur, fit Passe-la-Jambe. C'est un règlement bien connu.

--Prétendiez-vous garder ces papiers ?

--Jusqu'à l'échange, parfaitement bien.

--Mais je ne vous dois plus vingt mille francs, puisque vous n'avez pas enlevé Marthe.

L'enlèvement n'a pas réussi, j'en conviens ; mais c'est un détail. Restent les travaux de serrurerie, et j'ai prévenu monsieur le baron que les journées se payent très-cher. D'ailleurs, au besoin, si mon.

sieur le baron réclame, nous pouvons prendre des arbitres pour trancher tout à fait à l'amiable le différend qui nous divise.

---Des arbitres ? Lesquels ?

Nous les avons dans notre poche.

Et les bandits, pour la seconde fois, exhibèrent les canons de leurs pistolets.

Gontran serrait les poings et grinçait des dents, mais il se sentait le plus faible. En conséquence, il se résigna, et il trouva même moyen de se consoler en se disant :

“ Je suis volé, mais il ne faut pas me plaindre, après tout, car j'aurais donné de grand cœur plus de vingt mille francs, il y a trois jours, pour me procurer les papiers qui, demain soir, seront dans mes mains.

---Monsieur le baron peut filer par l'escalier présentement, fit Tromb-Alcazar après avoir prêté l'oreille ; il ne rencontrera personne et nous irons lui présenter demain nos respectueux hommages.

---Votre argent sera prêt.

Et Gontran sortit. À peine la porte venait-elle de se refermer derrière lui, que Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe se regardèrent en riant et se mirent à exécuter, en face l'un de l'autre une gigue des plus échevelées qu'ils intermirent, l'orsque l'haleine leur fit défaut, pour tomber essouffés, l'un sur le vieux fauteuil et l'autre sur une chaise.

“ Eh bien ! moucheron, demanda l'ex-modèle, quand je disais que le baron serait notre commanditaire, avais-je raison ?

“ Tu es un grand homme.

“ Vingt mille livres, c'est ça une somme ronde ! Crois-tu qu'elle pourra fonctionner, notre usine, à Pantin ?

“ Il me semble que j'entends déjà siffler la vapeur.

“ Nous aurons un petit chemin de fer pour nos produits. Oh, Passe-la-Jambe, quel horizon ! oh, mon débit de parfumerie, je respire tes *bocals* et je me vois dedans ! Viens, mon fils, accompagne mes pas.

“ Où ça ?

“ Boulevard des Italiens.

“ Quoi faire ?

“ Louer une boutique.

Et les deux gredins, quittant leur taudis, s'éloignèrent bras dessus, bras dessous.

XXXIII.---Une visite.

Retournons auprès de Marthe, dans le logis des saltimbanques.

Au moment précis où Tromb-Alcazar venait de refermer la porte de communication, l'évanouissement de la jeune fille touchait à son terme.

Elle ouvrit les yeux, elle se souleva en promenant autour d'elle un regard égaré.

Elle se sentait brisée, meurtrie, mais une grande confusion régnait encore dans ses pensées et elle interrogeait en vain sa mémoire.

Tout à coup, la lumière se fit, ses souvenirs lui revinrent en foule, et une expression d'horreur se peignit sur son visage.

“ Ah ! balbutia-t-elle, le baron de Strény est venu deux misérables l'accompagnaient..... ils voulaient voler Péline ils ont forcé ce secrétaire malgré ma résistance et ils se sont éloignés, après avoir effacé les traces du crime, en emportant les papiers auxquels ma mère adoptive tenait comme à sa vie !..... Ah, je me sens prise de vertige..... c'est moi qu'on accusera !..... La voici, sans doute..... Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Une clef tournait dans la serrure, la porte s'ouvrit et Péline, accompagnés de Georgette, entra dans la chambre.

Marthe s'était dressée et elle se tenait debout, non sans peine, en s'appuyant à la petite table de bois blanc.

Péline remarqua bien sa pâleur, son air de profond abattement, mais elle attribua l'un et l'autre aux émotions violentes qu'elle avait subies, aux larmes qu'elle avait versées.

“ Mon enfant, lui dit-elle, nous voilà de retour. Nous nous sommes hâtées, Georgette et moi, afin de ne pas te laisser trop longtemps seule. Les paquets sont finis ; ton père et Guignolet les mettent en place dans la voiture. Quand tout sera prêt, ils reviendront.

“ Je suis folle de joie ! s'écria Georgette ; j'aime tant le changement ! Songe donc, petite sœur, que nous allons voir des pays nouveaux ! C'est si beau, les voyages ! Est-ce que ça ne t'amusera pas ?

“ Moi ? si.....si.....répondit Marthe distraitement.

“ Nous te créerons des occupations, reprit Péline. N'aie pas peur, chère enfant, tu ne trouveras par le temps de t'ennuyer : c'est moi qui te le promets ! Tu nous feras des costumes neufs.

“ C'est ça, c'est ça ! s'empressa de dire Georgette ; nous travaillerons ensemble pour nous reposer. Ah ! qu'elle vie charmante et qu'il me tarde d'être à demain.

“ Et nous serons tous heureux ; oui, bien heureux, reprit Péline, car nous nous aimerons comme par le passé, n'est-ce pas, ma fille ?

“ Oui.....oui.....ma mère.....balbutia Marthe.

“ Ah, tu m'as appelée ta mère ? s'écria la femme de Jean Rosier en essuyant une larme d'attendrissement. Va, tu me mets du baume dans le cœur.

“ Mère, dit Georgette à qui le geste de Péline n'avait point échappé, il ne faut plus pleurer, puisque Marthe nous aime toujours.

“ Eh ! c'est justement pour ça que je pleure, répliqua la saltimbanque ; c'est de joie. Ce sont de bonnes larmes. Songe donc, j'ai eu si peur. J'ai cru qu'elle ne nous aimait plus. Ah ! d'abord, moi, j'en serais morte. Je l'aime tant, notre chère Marthe. Mais il faut oublier ce mauvais rêve. Tiens, regarde, je ris ; je n'y pense déjà plus. Va me chercher le sac de nuit, afin que j'y mette les paperasses dont je ne me sépare jamais.

“ Oui, ma mère, fit Georgette.

Marthe, tremblante, se sentait défaillir en voyant Péline tirer une clef de sa poche et se diriger vers le secrétaire, tandis que Georgette prenait le chemin de la chambre voisine.

On frappa à la porte : la jeune fille et sa mère s'arrêtèrent en même temps.

“ Entrez ! dit Péline.

Marthe étouffa un faible cri en voyant sur le seuil Lionel Morton, accompagné de Georges de la Brière.

La pauvre enfant, depuis la veille, avait tant souffert, que son candide amour s'était pour ainsi dire assoupi dans son cœur. Un seul regard jeté sur Lionel le réveilla.

Georges de la Brière s'avança le premier.

“ Mme Péline Rosier ? fit-il.

“ C'est moi, monsieur.....Entrez donc.....entrez tous les deux.

“ Que veulent-ils ? demanda tout bas Georgette à Marthe.

“ Je ne sais.....répondit cette dernière avec le plus grand trouble.

“ Je vous reconnais bien, monsieur, reprit Péri-

ne en s'adressant à l'Américain. C'est vous qui m'avez adressé, avant-hier.....une demande.....

“ A laquelle vous avez promis de répondre aujourd'hui, madame ! s'écria Lionel ; et, cette réponse, je viens la chercher.

“ La promesse que je vous avais faite, monsieur, je ne puis la tenir en ce moment.

“ Pourquoi donc ?

“ Mon Dieu ! vous devez le comprendre. Depuis hier il s'est passé tant de choses. J'ai eu des bouleversements si grands..... je n'avais plus ma tête à moi. Je n'ai parlé de rien à celle que votre demande intéressait surtout. Je lui en parlerai, je vous le promets, mais plus tard.

“ Pourquoi pas à l'instant, madame ? murmura Lionel d'un ton suppliant.

“ Parce que, quant à présent, la chose est infaisable. Le plus pressé, n'est-ce pas ? est de mettre Marthe à l'abri du danger qui la menace. Vous pensez comme moi là-dessus, j'en suis sûre. Nous quittons Paris, demain matin, pour un peu de temps.

“ Eh ! quoi, s'écria l'Américain très-inquiet, vous quittez Paris et vous emmenez Marthe ?

Vous devez bien comprendre, monsieur, que pour rien au monde que je voudrais me séparer d'elle.....en ce moment surtout.

“ Pauvre Lionel, pensa la jeune fille, comme il a l'air à souffrir.

“ Mon Dieu ! madame, balbutia l'Américain, je dois apprécier toutes vos intentions, respecter tous vos motifs, même quand je les ignore ou ne puis les comprendre ; mais permettez-moi de vous demander si ce voyage est bien nécessaire ?

“ Il est indispensable, monsieur.

“ Ne peut-il, du moins, être retardé, ne fût-ce que de quelques jours ?

“ Cela est impossible.

“ Et aucune circonstance ne peut se présenter qui vous fasse revenir sur la résolution que vous avez prise ?

“ Aucune.

Georges de la Brière avait gardé jusqu'alors le plus profond silence, et semblait complètement désintéressé dans le débat engagé entre Lionel et la femme Jean Rosier. En ce moment, il intervint :

“ Peut-être, dit-il.

Périne le regarda avec étonnement.

“ Je ne crois pas, monsieur, répondit-elle.

“ Il serait cependant possible, madame, continua Georges, que mon nom seul prononcé devant vous, bouleversât toutes vos idées, modifiât tous vos projets.

“ Votre nom seul, monsieur ? Excusez-moi si je parais douter de vos paroles, mais enfin voilà qui me semble difficile..... Comment cela pourrait-il se faire ?

“ Je m'appelle Georges de la Brière, madame.

Périne fit un mouvement brusque presque aussitôt réprimé, et poussa une sourde exclamation.

“ Georges de la Brière ? répéta-t-elle, le fils du banquier suici.....

Elle s'interrompit brusquement et une vive rougeur couvrit son visage.

“ Suicidé, oui, madame, acheva Georges. Pourquoi vous êtes-vous arrêtée ? Mon père est mort martyr de l'honneur et je suis fier de lui.

“ Monsieur, monsieur, demanda Périne avidement, est-ce le hasard seul qui nous met en face l'un de l'autre après quinze années ?

“ Non, madame.

“ Ainsi, vous me cherchiez ?

“ Je vous cherchais.

“ Vous avez donc quelque chose à me dire ? quel que chose à m'apprendre ?

“ Oui, madame ; mais j'ai d'abord à vous interroger.

“ Parlez, monsieur, je suis prête à répondre. Qu'attendez-vous de moi ?

---Des renseignements que vous seule au monde pouvez me donner.

---Sur quoi ?

---Sur l'enfant de la comtesse Léonie de Kéroual.

---Sur moi, pensa Marthe stupéfaite.

Périne désigna la jeune fille.

---Cette enfant, monsieur, répondit-elle, la voici ; nous pouvons parler devant elle.

Georgette s'approcha vivement de celle que, jusqu'alors, elle avait crue sa sœur, en balbutiant :

---Toi.....la fille d'une comtessetoi !.....

Marthe l'interrompit.

---Va.....je serai toujours la sœur ; mais écoute.....écoute.....

Georges de la Brière continua :

---J'ai ensuite à vous entretenir de la fortune de Mme. de Kéroual, fortune que mon père avait tout entière entre les mains, au moment de sa ruine et de sa mort. Mon tour viendra bientôt, madame, mais c'est à vous de parler d'abord.

---Hélas ! monsieur, répondit Périne, en arrivant à Paris avec Marthe, qui m'avait été confiée par sa mère mourante, j'allai droit à la maison de votre père.

---Je le savais. Mais qu'aviez-vous à lui dire ? Qu'attendiez vous de lui ?

---Je lui portais les dernières volontés de ma pauvre maîtresse. J'avais à lui remettre une lettre tracée par elle d'une main défaillante. J'appris l'effroyable catastrophe, et je me retirai.

---En maudissant mon père, n'est-ce pas ?

---Non, monsieur. En priant pour l'homme qui n'avait pas eu le courage de survivre à sa richesse.....

---Dites à son honneur, madame ! Pauvre père ! Cet honneur pour lequel il est mort, est sans tache aujourd'hui ! Du passif écrasant sous lequel il a succombé, il ne reste aujourd'hui qu'une dette, et, cette dette, je vais l'acquitter, en restituant à Mlle de Kéroual l'héritage de sa mère.

--- Qu'entends-je ? murmura Marthe.

Périne, stupéfaite, semblait ne pouvoir ajouter foi au témoignage de ses sens.

---Vous, monsieur ! s'écria-t-elle, vous !

---Oui, madame.

La femme de Jean Rosier se laissa tomber à genoux devant Georges, et, saisissant ses deux mains, elle les couvrit de baisers et de larmes.

“ Ah ! monsieur, balbutia-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Ah ! ce que vous faites là c'est grand ! c'est beau ! Dieu vous récompensera ! Dieu vous bénira ! Marthe, entends-tu, mon enfant, tu seras riche ! La joie m'étouffe ! Je n'aurais jamais osé espérer tant de bonheur !

---Relevez-vous, madame, je vous en supplie, reprit Georges, et tâchez d'être calme, car il me reste bien des choses encore à vous demander.

Périne fit sur elle-même un violent effort, et son attitude indiqua clairement qu'elle se trouvait prête à répondre.

---Vous connaissez dans ses moindres détails la déplorable fin de la comtesse de Kéroual ? continua M. de la Brière.

---Ah ! monsieur, vous rouvrez dans mon cœur une blessure profonde et toujours saignante.

---Mme de Kéroual, m'a t'on dit, est morte empoisonnée.

---Empoisonnée ! répéta Georgette avec effroi

Marthe baissa la tête en silence.

---Oui, monsieur, répondit Périne.

Puis, s'adressant à Marthe, elle ajouta :

--Oui, mon enfant, ta pauvre mère est morte empoisonnée.

---Ainsi, poursuivit M. de la Brière, vous ne doutez pas du crime ?

---Eh ! comment me serait-il possible de douter ? J'ai vu.

---Et vous connaissez l'assassin.

---Je le connais, murmura la femme de Jean Rosier après un silence.

---Vous allez nous le nommer ?

---Non.

---Pourquoi ?

---Ne m'interrogez pas, monsieur, je ne pourrais vous révéler cet horrible secret. Il ne m'appartient point. J'ai juré de me taire.

---Pouvez-vous au moins me dire à qui vous avez fait ce serment ?

---A la comtesse de Kéroual.

---La comtesse connaissait-elle aussi la main qui la frappait ?

---Oui, car, au dernier moment, ses yeux se sont ouverts.

---Était-elle morte déjà, au moment où vous avez quitté le château ?

---Pas encore, mais son agonie commençait.

---Et vous l'abandonniez expirante !

---J'obéissais à ses ordres.

---Cette obéissance peut sembler étrange, et, dans tous les cas, elle était bien cruelle.

---Eh ! monsieur, s'écria Périne, ne fallait-il pas sauver Marthe ?

---Sauver Marthe, dites-vous ? Quel danger avait-elle donc à craindre ?

---Le poison qui avait tué sa mère ? L'œuvre du meurtrier n'était point achevée.

---Aviez-vous connaissance des volontés suprêmes de Mme de Kéroual ?

---Oui.

---Dans l'un des actes dont elle vous avait rendu dépositaire, ne nommait-elle pas à sa fille un autre tuteur que le baron Gontran de Strény ?

---En effet, monsieur.

---Ce tuteur, quel était-il ? Je suppose, que rien ne vous empêche de le désigner.

---Rien absolument. Ce tuteur était votre père.

---Mon père ! s'écria Georges stupéfait.

---Oui, monsieur, et quand vous aurez fini de me questionner, je vous donnerai la preuve de tout ce que j'avance, en mettant dans vos mains le testament et la lettre de ma chère et malheureuse maîtresse.

---Vous possédez ces papiers ? demanda vivement M. de la Brière.

---Oui, certes ! Sans savoir qu'ils pourraient être utiles un jour, je les ai gardés religieusement, avec les titres de la fortune.

Marthe était devenue affreusement pâle et ne respirait plus. On eût dit qu'elle allait s'évanouir, tant la défaillance intérieure se peignait sur ses traits décomposés.

---Mon Dieu ! mon Dieu ! se disait-elle tout bas, qu'ai-je fait ?

Georges de la Brière continua :

---Vous n'ignorez pas, je suppose, la condamnation qui a frappé les assassins de Mme de Kéroual ?

Périne recula, et, pendant quelques secondes, elle sembla changée en statue.

L'étonnement la pétrifiait.

---Les assassins ? répéta-t-elle. Une condamnation ?

---Sans doute

---Mais ce que vous me dites là, monsieur, est impossible.

---Pourquoi donc ?

---Ce serait trop horrible ! on aurait condamné des innocents !

---Des innocents ? En êtes-vous bien sûre ?

---Si j'en suis sûre ! L'assassin (car il n'y en avait qu'un), est vivant il est libre, il est heureux ! Je l'ai vu. Oh ! ne doutez pas de la justice de Dieu, monsieur, car c'est Mme de Kéroual elle-même qui n'a pas voulu que la justice des hommes pût atteindre ce misérable !

---Elle ne l'a pas voulu ! Pourquoi ?

---Ce secret n'est point le mien, je vous le répète.

---Ainsi, pour la seconde fois, vous refusez de révéler le nom du meurtrier ?

---Je refuse.

---Même pour sauver des innocents, frappés par une condamnation terrible ?

---Sauver des innocents ! Oh ! s'il en était ainsi.....

---Il en est ainsi ! sur l'honneur de mon père mort, je vous le jure !

---Je vous crois, monsieur, je vous crois ! Et je parlerai.....je n'abandonnerai pas les malheureux qu'on accuse injustement.....

---Nommez donc le coupable, alors, Périne Rosier, s'écria Georges, car c'est vous qu'on accuse, car c'est vous qu'on a condamnée !

Périne, en frissonnant, fit un pas en arrière.

---Moi ! dit-elle d'une voix qui ressemblait à un râle.

Georgette, poussant des sanglots inarticulés, se jeta dans ses bras.

Marthe, anéantie, chancelante, cacha son visage entre ses deux mains.

---Vous et votre mari, reprit Georges, à mort ! par coutumace ! et sur la dénonciation du baron Gontran de Strény !

Il tira de sa poche un papier timbré, couvert d'une grosse écriture anguleuse et régulière, et il ajouta :

---Voici l'extrait du jugement. Lisez, madame, lisez et ne doutez plus.

XXXIV.---Coup de foudre.

Un instant de stupeur succéda aux dernières paroles de Georges de la Brière, tandis que Périne parcourait d'un regard effaré le papier fatal qu'il venait de lui remettre.

Ce fut elle-même qui rompit ce silence plein de trouble et d'angoisses.

---Condamnés ! balbutia-t-elle. C'était vrai ! Ah ! Marthe, pauvre chère Marthe, je comprends maintenant pourquoi tu t'éloignais de moi avec tant d'épouvante, avec une si profonde horreur ! Pauvre enfant, malheureuse enfant, tu croyais que j'avais tué ta mère !

Un frisson passa dans les veines des spectateurs de cette scène. Périne continua, et Dieu sait avec quelle effrayante et menaçante exaltation :

---Et c'est le baron de Strény qui nous accusait ? Lui, lui, l'infâme ! lui, l'assassin de la comtesse !

Un cri d'indignation générale accueillit cette révélation.

---Songez-vous bien à ce que vous dites ? demanda Georges.

---Je dis la vérité, monsieur ! répliqua la femme de Jean Rosier, rien que la vérité !

---Mais la preuve, la preuve ?

---Je vais vous la donner, lumineuse, écrasante, écrite par la victime elle-même.....Elle ne vou-

lait, pas, ma noble maîtresse, me laisser après elle désarmée contre de monstrueuses attaques !.....

---J'en étais sûr, murmura Georges. Ah ! M. le baron de Strény vous avez été bien imprudent !

---Marthe chancelait et se sentait mourir.

Périne s'était élancée d'un bond jusqu'au secrétaire, elle venait de l'ouvrir et de faire jouer le ressort du tiroir à secret, elle fouillait jusqu'au fond de ce tiroir et prononçait en même temps des mots interrompus :

---Est-ce que je deviens folle ? Ces papiers, où sont-ils ?.....Ai-je perdu la mémoire ?..... Ce portefeuille, il était là.....dans ce tiroir.....j'en suis sûre.....Hier encore, je l'ai touché.....Où est-il donc ?..... Je cherche mal Disparu !..... Ce n'est pas possible !.....

Tout à coup elle poussa un cri terrible :

---Ah ! il a été volé !

---Volé ! répétèrent à la fois Georges, Lionel Morton et Georgette.

---Mais par qui ? par qui donc ? continua la malheureuse femme. Ah ! celui-là, quel qu'il soit, malheur à lui !

Elle se retourna, effrayante de fureur, et vit à ses pieds Marthe prosternée qui balbutiait :

---Grâce ! grâce, ma mère !

Périne les yeux agrandis, les narines dilatées, recula comme si elle avait vu devant elle un serpent, et l'on entendit, ou plutôt on devina ces mots, étranglés dans sa gorge haletante :

---Toi, toi ! c'est toi !

---Non, répondit Marthe dont les cheveux dénoués inondaient le carreau, ce n'est pas moi... c'est lui !

---Le baron de Strény ?

---Oui.

---Mais c'est donc le démon cet homme ! Il a donc pénétré dans cette chambre ?

---Oui.

---Quand ?

---Il y a une heure à peine.....

---Par où ?.....j'avais la clef.....

---Par là.....

---La porte dérobée !.....le misérable !.....Et tu n'as pas appelé ! tu n'as pas crié à l'aide !

---Il se disait mon tuteur, sanglota la jeune fille, il m'ordonnait de le suivre.....et cependant j'ai voulu lutter, défendre ces papiers.....Ces hommes, ils étaient trois ; ils m'ont saisie par les poignets, ils m'ont fait mal, ils m'ont fait peur, j'ai perdu connaissance et je venais seulement de me ranimer au moment de votre retour.

---Mais comment savait-il, ce baron de Strény, que le portefeuille était là ?

---Ma mère, ma mère, pardonnez-moi ! J'étais aveugle, j'étais folle ! hier, j'avais tout dit !

Périne se laissa tomber sur une chaise comme fondroyée, et l'on n'entendit, pendant quelques instants, que le bruit de ses sanglots.

Enfin elle releva la tête et, d'une voix lente et basse, elle dit :

---Ah ! c'est horrible ! J'ai travaillé pour elle, pour elle j'ai souffert ! Je l'aimais tant, qu'entre elle et ma fille je n'aurais pas su choisir ! Et c'est elle, cette enfant ingrate, elle qui nous perd, elle qui nous tue !

Georgette pleurait à chaudes larmes. Marthe était toujours prosternée.

---Madame, je vous en conjure, murmura M. de la Brière, calmez-vous.

---Que je me calme ? répliqua Périne avec amertume ; mais vous ne comprenez donc pas ! Ces

papiers qu'on nous a volés, c'était la fortune de Marthe, et c'était notre justification ! Maintenant nous sommes accusés, nous sommes condamnés, et nous ne pouvons rien. Tout est perdu, je n'ai plus d'espoir !

---Ne dites pas cela, madame, reprit Georges. Du sang froid, du courage, au nom du ciel ! Il en faut pour lutter, et nous lutterons.

---A quoi bon ? Ne suis-je pas vaincue d'avance ?

---Qui sait ?

---Hélas, hélas ! monsieur, je ne le sais que trop.

---Désespérer ainsi n'est pas digne de vous. Voyons, répondez-moi. Cette déclaration par laquelle la comtesse de Kéroual attestait votre innocence et désignait son meurtrier se trouvait-elle au milieu des autres papiers ?

---Non, monsieur ; elle était cachée dans un compartiment à secret du portefeuille.

---Vous voyez.....commença Georges.

---Et ! qu'importe ? interrompit Périne, qu'importe, puisque ce portefeuille est entre les mains du misérable ? Il va le fouiller et l'anéantir : il ne gardera que les titres de la fortune. Oh ! nous sommes perdus, bien perdus ! Mon Dieu, seigneur mon Dieu, faites-moi donc mourir à l'instant !

---Nous emploierons tous les moyens, reprit Georges ; nous avertirons la justice.

---La justice ! répéta Périne. Oubliez-vous, monsieur, qu'elle nous a condamnés déjà ? L'unique preuve de notre innocence n'existe plus. On ne croira pas à mes paroles, car mes paroles sembleront menteuses, nous sommes, à cette heure, un gibier d'échafaud !

Marthe se meurtrissait la poitrine et on l'entendait répéter.

---Ma mère, ma mère, ne me maudissez pas !

Périne se pencha vers elle, la releva, la prit dans ses bras et, écartant doucement la longue chevelure qui voilait son visage livide et défait, elle l'embrassa à plusieurs reprises, en lui disant tout bas :

---Ne pleure plus, pauvre enfant. Va, je te pardonne, je te pardonne de tout mon cœur. Ce n'est pas toi qui est coupable. Cet homme te disait que j'avais tué ta mère. Peut-être ne fallait-il pas le croire. Mais il est bien habile ; il t'a persuadée et tu as voulu venger ta mère. Encore une fois, je te pardonne.

En ce moment on entendit dans l'escalier le bruit de pas rapides et une voix cria :

---Périne, Périne !

---C'est mon mari, murmura la pauvre femme ; mais comme il monte vite et comme sa voix tremble !

Qu'y a-t-il donc ?

La réponse à cette question ne se fit pas attendre. La porte s'ouvrit et Jean Rosier, suivi de Guignolet, se précipita dans la chambre.

Ils étaient pâles et essouffés tous les deux.

Tandis qu'ils franchis aient le seuil, une rumeur vague, mais parfaitement distincte, arriva des profondeurs de l'escalier. Cette rumeur ressemblait à s'y méprendre à ces murmures que produisent les foules.

---Qu'est-ce que c'est ? demanda Périne. On dirait que tu as peur, et Guignolet aussi. Voyons, parle.

---La rue est pleine de monde. On ne voulait pas nous laisser passer.

---Pourquoi ?

---Parce qu'il y a des soldats qui gardent la porte. Le commissaire avec son écharpe et des messieurs habillés de noir entraient dans l'allée. On vient faire une arrestation dans la maison. Nous

ne savons pas à quel étage, Guignolet et moi, mais ces choses là, ça remue tout de même. Il s'est commis quelque crime, bien sûr.

—Si ça pouvait être ce gredin de Tromb-Alcazar et ce filou de Passe-la-Jambe qu'on vient empoigner ! se disait tout bas Guignolet. Quel fameux débarras, mon Dieu !

Périne se tourna du côté de Georges de la Brière.

—Vous le voyez bien, monsieur, fit-elle, j'avais raison de croire que nous étions perdus. Ah ! le baron de Strény n'a pas perdu de temps !

Jean Rosier frissonna de la tête aux pieds et son visage perdit pour une seconde son expression d'hébetement.

—Le baron de Strény ! répéta-t-il, et tu viens de dire que nous sommes perdus ? Qu'est-ce que ça signifie ?

—Cela signifie, mon pauvre Jean, que c'est nous qu'on vient arrêter.

—Nous arrêter, nous ?..... Voyons, Périne, deviens-tu folle ? Pourquoi nous arrêterait-on ?

—Parce que nous avons été accusés d'un crime effroyable, il y a quinze ans, et condamnés à mort comme assassins de la comtesse de Kéréal.

Guignolet poussa un sourd gémissement.

—Mais c'est affreux ! cria Jean Rosier, Nous sommes innocents comme l'enfant à naître..... Nous le prouverons !

—Nous ne prouverons rien, les preuves n'existent plus.

—Fuyons, alors !..... Sauvons-nous !

Périne eut un sourire navré.

—Fuir ?..... par où ?..... est ce que c'est possible ?..... et d'ailleurs, à quoi bon ?..... partout on nous rattraperait !..... Résigne-toi donc, mon pauvre Jean, c'est, ce que tu as de mieux à faire, car nous allons payer pour un autre, et rien ne peut nous tirer de là.

—Madame, dit Georges, écoutez-moi ! Je vous jure que, si désolante que soit votre situation, elle ne me semble cependant pas sans issue. Soyez calme devant le magistrat qui va venir ; ne faites entendre ni une plainte, ni un murmure. Dieu est juste..... Dieu veuille. J'ai, grâce au ciel, de hautes relations, des amitiés puissantes, et je travaillerai pour vous de tout mon pouvoir.

—Je vous crois, monsieur, répondit Périne, et du fond de mon âme je vous remercie ; mais, si Dieu veut nous sauver maintenant, il faudra qu'il fasse un miracle.

Georges allait répliquer, il n'en eut pas le temps. Des crosses de fusil retentirent sur le carré, la porte s'ouvrit, un commissaire de police, préposé aux délégations judiciaires, apparut, ceint de son écharpe, escorté de plusieurs agents en bourgeois, et ayant, pour arrière-garde, une douzaine de fantassins empruntés au poste le plus proche, et qui jetaient dans l'intérieur de la chambre des regards que la curiosité enflammait.

Marthe, complètement anéantie, s'était réfugiée sur le sein de Georgette. Périne les serra toutes les deux contre son cœur, en balbutiant :

—Mes enfants !..... mes pauvres enfants !.....

—Est ce vous qui vous nommez Jean Rosier ? demanda le commissaire de police au saltimbanque.

—Oui, monsieur, répondit en tremblant le malheureux.

—Cette femme est votre femme ?

—Oui, monsieur.

—Vous avez été tous deux condamnés par coutume, il y a quinze ans, et je viens, au nom de la loi, et en vertu d'un mandat spécial de M. le

procureur impérial, procéder à votre arrestation

Georges s'avança :

“ Monsieur le commissaire.....dit-il.

Le magistrat s'était trouvé en rapport avec Georges pour les affaires relatives à la réhabilitation du banquier suicidé ; il professait la plus haute estime pour le caractère et la personne de l'ami de Lionel Morton ; il ne put réprimer un mouvement de surprise en le rencontrant en pareil lieu, et il s'écria :

—Monsieur de la Brière.....ici ?

—Oui, monsieur.....répondit Georges ; je m'intéresse d'une manière particulière à ces pauvres gens, qui n'ont appris que par moi, il y a une heure à peine, qu'ils se trouvaient sous le coup d'une condamnation par coutume.

Le magistrat fit un nouveau geste de surprise. Georges continua :

—Convaincus, comme je l'étais moi-même, que certain personnage, nommé le baron de Strény, venait les dénoncer au parquet (ici le visage du commissaire de police exprima la plus profonde stupeur), ils s'attendaient à votre visite. Ils auraient pu disparaître, se cacher, ils ne l'ont pas voulu. Ils sont prêts à vous suivre, et je prends vis-à-vis de vous l'engagement d'honneur qu'ils ne feront aucune tentative pour s'en échapper. Je vous supplie donc de vouloir bien leur éviter, autant que cela dépendra de vous, quelques unes des humiliations qui les attendraient, si votre protection ne s'étendait sur eux. Permettez-moi d'ajouter que, malgré leur culpabilité apparente, ils sont dignes de tout votre intérêt.

Le magistrat s'inclina avec une courtoisie pleine de déférence.

“ Votre parole, monsieur de la Brière, est de celles dont il est impossible de douter. Il ajouta, en s'adressant à un des agents ; “ Que les soldats descendent dans la rue ; faites avancer une voiture, et servez-vous de la force armée pour contenir loin de cette voiture la foule des curieux. De cette manière, continua-t-il en revenant à M. de la Brière, Jean Rosier et sa femme arriveront à la Conciergerie sans avoir été vus par qui que ce soit. Je ne puis faire mieux.

“ C'est beaucoup, et je vous en remercie de tout mon cœur. Une requête encore, cependant.

“ Parlez, monsieur.

“ Dans une heure, j'aurai l'honneur de me présenter à votre cabinet, serez-vous assez bon pour me recevoir ?

“ N'en doutez pas, et ce sera avec le plus vif empressement.

“ Dans une heure donc, monsieur, dans une heure.

Puis, prenant les mains de Périne et de Jean, Georges leur dit :

“ Allez, et espérez !

“ Partons ! fit à son tour le commissaire.

Périne sanglottait. Elle ne pouvait s'arracher aux étreintes convulsives de Marthe et de Georgette, qui répétaient : Ma mère, ma mère ! tandis qu'elle balbutiait elle-même : Oh ! mes filles, mes pauvres enfants !

Jean Rosier, la tête basse et le regard morne, ressemblait à un homme frappé de la foudre.

“ Partons ! répéta le commissaire.

Périne serra une dernière fois les jeunes filles contre sa poitrine bondissante, et répondit :

“ Je suis prête !

Puis, se tournant vers Georges de la Brière, elle ajouta :

“ Au nom de la comtesse de Kéréal, je vous les recommande, monsieur ! Veillez sur elles !

Georges étendit sa main droite vers les deux jeunes filles, et ce geste valait un serment.

« Adieu, reprit Périne, adieu ! adieu !

« Non, pas adieu, madame, répliqua Georges, mais au revoir !

Jean Rosier et sa femme sortirent de la chambre, et le commissaire les suivit.

XXXV.—*Chez Gontran.*

Ce fut alors, dans cette chambre, une scène déchirante.

Une sorte de stupeur avait contenu jusqu'à ce moment le désespoir de Georgette et de Marthe.

Il leur semblait à toutes deux que rien de ce qui se passait sous leurs yeux n'était réel, n'était possible ; elles se croyaient sous le poids d'un mauvais rêve, d'un effroyable cauchemar ; elles imploraient, elles espéraient le réveil.

La porte, en se fermant, disipa l'illusion, emporta l'espérance. La situation apparut telle qu'elle était, dans sa froide et inexorable réalité, et le désespoir des jeunes filles éclata librement.

Georgette se tordait les mains en appelant sa mère, en poussant des gémissements sourds et des cris inarticulés. Marthe, sourde aux consolations que Georges et Lionel s'efforçaient de lui prodiguer, se meurtrissait la chair et répétait sans cesse :

« Je suis une misérable ! Elle était innocente, elle avait tout sacrifié pour moi et je l'ai perdu, je l'ai perdue !

Une inspiration vint à Georges.

« Mademoiselle, s'écria-t-il, à quoi bon ces larmes ? à quoi bon ces plaintes et ces gémissements ? C'est un stérile dévouement que celui qui se borne à de vaines paroles ! Celle qui vous a tant aimée a le droit d'attendre de vous autre chose. Oui, vous avez perdu Périne : c'est pour cela qu'il faut la sauver maintenant, et j'ai besoin de vous pour cela.

Les sanglots de Marthe s'arrêtèrent aussitôt et la jeune fille se redressa haletante, les yeux pleins de flammes.

« Vous parlez de sauver Périne ! répondit-elle. Faut-il donner ma vie ? je suis prête !

« Il faut avoir en moi la confiance la plus absolue, il faut m'obéir aveuglément.

« Ce que vous me direz de faire, je le ferai je vous le jure.

« Le baron de Strény, quand il s'est introduit dans ce logement, parlait bien haut de son titre de tuteur, n'est-ce pas ? et vous enjoignait de le suivre ?

« Il m'en avait, hier, fait prendre l'engagement.

« Eh bien ! il ne faut pas que son attente soit déçue.

« Comment ! que voulez-vous dire ? demanda Marthe, ne pouvant croire ce qu'elle entendait.

« Je veux dire qu'aux yeux de la loi, en vertu d'un testament de votre mère qu'il vous a montré sans doute et qu'il a mis sous mes yeux, le baron de Strény est votre tuteur.....

« Lui, le misérable ?

« Oui, bien misérable ; mais si réels que soient ses crimes, ils ne sont pas prouvés et nous ne sommes pas censés les connaître. Au moment où je vous parle, le baron est votre tuteur et rien de plus. Je ne puis ni ne veux lui contester cette qualité. Je vais donc vous conduire chez lui et lui demander pour vous l'asile et la protection qu'il vous doit.

Marthe ne put réprimer un mouvement d'horreur.

« Moi chez cet homme ! s'écria-t-elle. Vous me conduirez chez cet homme ?

« Il le faut.

« Pourquoi ?

« N'exigez pas une explication qui serait trop longue. Ne vous souvenez vous déjà plus que vous venez de me promettre obéissance aveugle et confiance absolue ?

« C'est vrai ; et ce que j'ai promis, je le tiendrai.

« Vous n'avez rien à craindre en ce moment du baron de Strény. D'ailleurs, dans sa maison vous ne serez pas seule.

« Qui donc m'accompagnera.

« Georgette.

Ce fut au tour de cette dernière à manifester une surprise facile à comprendre, et une répugnance insurmontable.

M. de la Brière triompha de cette répugnance en disant à la jeune fille :

« Mon enfant, ne résistez pas. Ce que je vous demande a son but ; le salut de Périne en dépend. Je vais tenter un coup hardi, et je serai d'autant plus assuré du succès, que M. de Strény nous croyant sans défiance, songera moins à se tenir sur ses gardes. Demain soir le baron donne une fête. C'est à cette fête, m'a-t-il dit hier, qu'il me présentera sa pupille, et qu'il me remettra les titres volés dans ce meuble il y a une heure. Il est donc bien sûr de son fait, et j'ai la certitude qu'avant la fin du jour il viendrait vous chercher, mieux vaut le devancer.

« Pour sauver Périne, je marcherai les pieds nus dans le feu ! s'écria Marthe. Allons chez le baron de Strény !

« Je t'accompagne, ma sœur, ajouta Georgette. Nous travaillerons ensemble au salut de ma mère.

« Souvenez-vous que je vous aime, mademoiselle, balbutia Lionel à l'oreille de la jeune fille ; qu'en vous j'ai mis toute ma vie, mon bonheur et mon espoir.

« Monsieur Morton, répondit Marthe en lui tenant la main, l'enfant de Périne Rosier vous avait donné son cœur, la fille de la comtesse de Kéroual ne vous le reprendra pas. Vous serez chez le baron de Strény demain soir, j'y compte.

« Si j'y serai ? répliqua Lionel en embrassant avec ivresse la petite main qu'il tenait dans les siennes.

« Et j'y serai peut être aussi, moi ! murmura Guignolet dans son coin. J'ai mon idée et je la crois assez réussie ; enfin, bref qui vivra verra.

« Venez, chères enfants, reprit Georges ; partons. Le baron sera bien surpris, tout à l'heure, en vous voyant arriver avec moi.

Le coupé de M. de la Brière attendait dans la rue des Postes, à quelques pas de la maison où venaient de se passer les scènes précédentes. Georges y prit place avec les jeunes filles et donna l'ordre à son cocher de les conduire rue de Boulogne.

Le baron occupait en totalité un petit hôtel élevé d'un seul étage sur rez-de-chaussée, et derrière lequel s'étendait un jardin grand comme un salon, et planté d'un sycomore et de deux marronniers.

Gontran avait consacré une dizaine de rouleaux d'or, conquis sur la banque de Hembourg, à donner un à compte au tapissier chargé par lui de la décoration et de l'ameublement du petit hôtel.

Au moment où le coupé s'arrêta rue de Boulogne, Gontran venait de rentrer, après s'être assuré de *visus* (caché dans l'embrasure d'une porte de la rue des postes) que l'arrestation des saltimbanques avait eu lieu sans encombre.

Il s'appretait à sortir de nouveau pour deux motifs ; premièrement, porter à un agent de change des valeurs industrielles et les faire vendre, afin

de réaliser le lendemain la somme exigée par Tromb-Alcazar et Passe-la Jambe ; deuxièmement, retourner au logement de la rue des Postes et ramener chez lui Marthe de Kéroual qui, se trouvant sans ressource, serait bien forcée d'accepter son hospitalité.

Grande fut sa surprise et grande aussi son inquiétude, nous devons en convenir, quand son valet de chambre lui remit la carte de Georges de la Brière, en ajoutant :

« Ce monsieur prie monsieur le baron de vouloir bien lui faire l'honneur de le recevoir.

« Faites entrer M. de la Brière au salon, s'empressa-t-il de répondre, et dites-lui que je vais me mettre à ses ordres à l'instant même.

Gontran attendit quelques secondes, qu'il employa à composer son visage devant une glace, puis il alla rejoindre son visiteur inattendu, en se demandant, non sans anxiété :

« Quel motif peut l'amener aujourd'hui ? Vient-il en ami ou en ennemi ?

A peine venait-il de soulever la portière du salon, que son inquiétude vague fut dissipée par l'expression calme et souriante du visage de Georges.

« Allons, il n'y a rien de fâcheux, pensa Gontran ; et il respira. Ai-je besoin de vous dire, monsieur, combien je suis heureux de vous revoir ajouta-t-il.

« Quoique ma visite vous étonne un peu, monsieur le baron, n'est-il pas vrai ? répliqua Georges en s'avancant et en serrant la main que Gontran lui tendait.

« Je ne pouvais prévoir cette visite ni l'espérer aujourd'hui ; et vous m'en voyez plus reconnaissant que je ne saurais dire.

« Ce qui ne vous empêche pas, monsieur le baron, convenez-en, de lui supposer un autre motif que des raisons de pure convenance et de sympathie.

« Je ne suppose rien, j'attends : mais vous me rendrez très-heureux en me permettant de croire que cette sympathie dont vous me parlez n'est pas complètement étrangère à votre démarche.

« En le croyant, Monsieur le baron, vous serez dans le vrai ; mais il y a autre chose encore.

Gontran sentit renaître ses inquiétudes.

« Des choses graves ? demanda-t-il.

« Oui.

« Lesquelles ?

« Vous ne vous trompiez pas, hier, dans les suppositions que vous émettiez au sujet du crime accompli, il y a quinze ans, au château de Rochetaillé ?

Le baron pâlit malgré lui.

« Périne la saltimbanque, et son mari, en étaient bien véritablement les auteurs ?

« Je n'en ai jamais douté, moi, répondit Gontran en s'efforçant d'affermir sa voix qu'une violente émotion rendait tremblante ; mais comment se fait-il qu'après avoir, hier, combattu mes convictions, vous les partagiez aujourd'hui ?

« C'est bien simple : j'ai assisté, il y a tout au plus une heure, à une triste scène.

« Où donc ?

« Rue des Postes. Poussé par une curiosité bien naturelle, et qui, dans ma situation particulière, vous semblera sans doute légitime, j'avais voulu voir de mes propres yeux l'intérieur de ces gens chez lesquels a grandi Mlle Marthe de Kéroual.

« Ah ! fit le baron, je comprends cela parfaitement.

« J'ai assisté à l'arrestation de ces malheureux, continua Georges.

« Leur arrestation ! s'écria Gontran avec une surprise admirablement jouée. Que me dites-vous là ? Le saltimbanque et sa femme sont arrêtés ?

« Oui, monsieur le baron. J'étais là dans leur logement, je vous le répète, au moment où le commissaire de police s'est présenté avec les agents pour les emmener.

« La justice marche quelquefois d'un pas bien lent, dit Gontran, mais cependant elle marche. Les coupables ont-ils opposé quelque résistance ? ajouta-t-il.

« Aucune. La femme, qui me paraît douée d'une très forte tête, a prétendu, dans le premier moment, qu'elle avait entre les mains des preuves de son innocence.

« En vérité !

« Mon Dieu ! oui. Une comédie bien usée et dont personne ne pouvait être dupe, car il s'est trouvé, juste au moment d'exhiber ces preuves, qu'elles avaient disparu comme par enchantement. A vrai dire, je m'y attendais, et l'abattement profond du mari et de la femme m'a démontré jusqu'à l'évidence qu'ils étaient coupables.

« Vos yeux se sont ouverts, monsieur, et je me félicite que votre manière de voir désormais est conforme à la mienne.

« Tout à fait.

« Mlle de Kéroual, ma pupille était-elle présente à l'arrestation ?

« Oui, monsieur le baron.

« Elle a dû ressentir une émotion bien profonde.

« Le contraire était impossible. Cependant, elle s'est montrée forte et courageuse.

« A-t-elle tenté de prendre la défense des saltimbanques ?

« Comment aurait-elle eu la pensée de le faire en face d'une culpabilité si manifeste.

« Allons, pensa Gontran dont la dernière inquiétude s'évanouissait, elle n'a rien dit, tout va bien.

« Monsieur le baron reprit Georges, j'en arrive au motif principal de ma visite, car vous pensez bien que le but unique, en venant vous voir aujourd'hui, n'était pas de vous apprendre que Jean Rosier et sa femme se trouvaient prisonniers. Au moment où le commissaire et ces agents se retirèrent en emmenant les saltimbanques, j'ai été frappé de l'isolement pénible, et dangereux peut-être, dans laquelle allait se trouver Mlle de Kéroual.

« Isolement qui sera de courte durée ! s'écria vivement le baron.

« Je me suis dit que la véritable place d'une pupille était auprès de son tuteur, poursuivit M. de la Brière, et, ne voulant pas laisser une minute de plus la pauvre jeune fille dans cette mansarde, j'ai pris le parti de vous l'amener.

« Vous avez fait cela ! s'écria Gontran avec enthousiasme. Ah ! monsieur, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ? Ainsi, Mlle de Kéroual est là ?

« Elle est en bas dans ma voiture.

« Allons bien vite la chercher, cette chère enfant. Et M. de Strény fit un pas vers la porte.

Georges l'arrêta

« Un instant encore, je vous en prie, lui dit-il. C'est maintenant que vous allez me remercier, car je vous ai ménagé une bonne action.

« Une bonne action, à moi ? fit Gontran très surpris.

« Oui.

« Laquelle ?

« Auprès de Mlle de Kéroual se trouvait une autre jeune fille, une pauvre enfant bien malheu-

reuse, Georgette, que pendant si longtemps Marthe a nommée sa sœur. Elle n'est point coupable du crime de ses parents. J'ai pensé qu'il serait cruel de la laisser dans l'abandon, sans ressource d'aucune sorte, et, si grande est ma confiance dans la générosité de votre cœur, que j'ai emmené Georgette en même temps que Marthe. Vous consentez, je n'en doute pas, à la garder chez vous pour être la compagne, et en quelque sorte la servante de votre pupille. Me suis-je trompé ?

— Non, certes, monsieur. Vous m'avez bien jugé et vous doublez ma reconnaissance.

— Et maintenant, reprit Georges, rien ne nous empêche plus de descendre et d'aller chercher ces deux enfants.

Un instant après, Marthe et Georgette faisaient leur entrée dans la maison du baron Gontran de Strény.

Il fallut aux jeunes filles une force d'âme presque surhumaine, pour ne point laisser éclater leur indignation et leur horreur, en présence de Gontran.

Marthe voyait en lui l'assassin de sa mère. Georgette savait ses parents accusés et condamnés pour le crime commis par lui.

Mais l'espoir, que le jour de la justice et de la réparation se lèverait bientôt, les soutenait. Elles demandèrent à Dieu le courage dont elles avaient un si grand besoin, et Dieu daigna le leur accorder.

XXXVI.—Suite du précédent.

En quittant le petit hôtel de la rue de Boulogne, Georges de la Brière se fit conduire au cabinet du commissaire de police qui venait de procéder à l'arrestation de Jean Rosier et de Péline.

Ils eurent ensemble un long entretien, à la suite duquel Georges fut présenté par lui au juge chargé de l'affaire des saltimbanques.

La conduite héroïque de Georges de la Brière, s'expatriant à vingt ans, après avoir reçu le coup le plus terrible qui puisse frapper un homme, et consacrant quinze années de sa vie à conquérir des millions pour revenir en France réhabiliter la mémoire de son père, avait fait grand bruit dans toutes les classes de la société.

M. de Bénéval (c'était le nom du juge d'instruction) connaissait cette conduite, il l'appréciait comme elle méritait de l'être, et il le prouva en accueillant Georges avec des égards presque respectueux, et en prenant en très-haute considération les confidences et les révélations que ce dernier avait à lui faire relativement au crime commis au château de Rochetaille sur la personne de la comtesse Léonie de Kérual.

Georges obtint la permission de visiter, le jour même, les prisonniers, et il emporta la promesse qu'il assisterait au premier interrogatoire de Péline et de Jean Rosier.

Laissons s'écouler la nuit entière, et les trois quarts de la journée du lendemain. Retournons au petit hôtel de la rue de Boulogne, gravissons l'escalier garni de fleurs, et pénétrons dans les salons du premier étage, éclairés à giorno pour une fête, car le moment approchait où le baron devait présenter à ses amis Mlle de Kérual, sa parente et sa pupille, si longtemps perdue, et enfin miraculeusement retrouvée.

Il était huit heures moins quelques minutes. Gontran venait de s'assurer que la couturière avait apporté la robe de soirée de Marthe, une robe de gros-de-naples blanc, très simple mais d'une rare

élégance, et lui-même en habit noir et en cravate blanche, se promenait de long en large, d'un air soucieux, dans le plus grand des deux salons encore complètement déserts, les premiers invités ne devant guère arriver, selon toute apparence, avant neuf heures ou neuf heures et demie.

Gontran allait, d'une allure saccadée, tantôt lente, tantôt rapide, d'un bout à l'autre de ce salon, et chaque fois qu'en passant il regardait la pendule, ses sourcils se fronçaient.

Huit heures sonnèrent. Le baron s'arrêta.

— Le temps passe ! murmura-t-il. Déjà huit heures, et ces deux misérables ne sont pas encore venus ! Ils doivent avoir hâte, cependant, de toucher la somme énorme qu'ils trouvent moyen de m'estorquer ! Qui peut les retenir ainsi ?

Il se remit à marcher rapidement, pour tromper son impatience, et il continua à se parler à lui-même, selon l'invariable habitude des gens fortement préoccupés.

— Jusqu'à ce moment tout m'a réussi ! tout s'accompli au gré de mes désirs ! L'arrestation de Péline était un coup de maître puisqu'elle la séparait de Marthe qui, sans cela, se serait infailliblement tournée contre moi ! Et, quand je touche au but, ces bandits, dont il a bien fallu faire mes complices, vont-ils donc entraver ma marche ?

Il s'arrêta en frappant du pied, mais presque aussitôt il se répondit :

— Allons donc ! je suis fou ! Je rêve, je me forge des chimères. C'est impossible. Dans quel but me traiteraient-ils ? Qui pourrait les payer comme je le fais ? Leur intérêt me garantit qu'il me serviront jusqu'au bout, et, une fois les titres de la fortune entre mes mains, je n'ai plus besoin d'eux et il ne peuvent rien contre moi ! La soirée commence à peine, d'un moment à l'autre ils arriveront.

Gontran frappa sur un timbre. Le valet de chambre qui, la veille, avait introduit M. de la Brière, se présenta.

— Monsieur le baron a des ordres à me donner ? demanda-t-il.

— Oui, deux hommes du peuple, de mine médiocre, je puis même dire de mauvaise mine, l'un jeune et blond comme un Albinos, l'autre déjà vieux, avec une grande barbe, se présenteront tout à l'heure à l'hôtel et me demanderont.

— Faudra-t-il répondre que monsieur le baron n'est pas visible.

— Non, vous introduirez ces hommes dans mon cabinet, et vous viendrez aussitôt me prévenir.

La physionomie du domestique exprimait un profond étonnement. Gontran s'en aperçut et se hâta d'ajouter :

— Ce sont de braves gens, malgré leur apparence un peu suspecte, et j'ai à leur remettre une gratification.

— Bien, monsieur le baron.

— Tout est-il prêt ?

— Oui, monsieur le baron.

— Vous avez passé chez Chevet ?

— Le souper sera servi à minuit, ainsi que monsieur le baron en a donné l'ordre.

— Les rafraîchissements ?

— Le glacier vient de les envoyer.

— Les valets de supplément ?

— Ils sont arrivés. Je leur ai fait revêtir la livrée de monsieur le baron, et je leur ai donné leur consigne.

— Allez vous mettre en faction sous le vestibule, et, dès que paraîtront les hommes que j'attends, venez m'avertir sans perdre une minute.

— Monsieur le baron peut être tranquille.

Le valet de chambre sortit.

Un fiacre s'arrêtait quelque temps après devant le petit hôtel, et de ce fiacre descendaient deux hommes. L'un payait le cocher du véhicule, tandis que l'autre sonnait à la porte d'une façon toute magistrale.

Ce fut Etienne, le valet de chambre de Gontran, qui vint leur ouvrir.

Sans doute il ne partagea point la bonne opinion qu'avaient d'eux-mêmes les nouveaux venus, car il leur demanda d'un ton brusque :

---Qu'est ce que voulez ?

---Nous voulons parler à M. le Baron de Strény, lequel nous a donné rendez-vous, et compte sur notre visite, répliqua fièrement Tromb-Alcazar.

Le valet de chambre, qui s'était attendu à voir arriver des gens en bourgeois avec des tournures d'ouvriers en goguette, comprit que sa consigne s'appliquait à ces bizarres visiteurs, et reprit.

---Venez par ici, on va prévenir M. le baron.

En même temps, il disait tout bas à un jeune valet de louange en grande livrée :

---Vous allez entrer dans le cabinet avec ces gens-là jusqu'à ce que M. le baron arrive. Je me défie ; ils ont de vraies mines de filous et je ne me soucie pas qu'il manque quelque chose quand ils seront partis.

Le jeune valet fit un signe affirmatif et suivit les deux associés.

Gontran de Strény, prévenu par Etienne que les gens qu'il attendait venaient d'arriver, s'était empressé de descendre.

XXXVIII.--L'échange.

---Sortez, et fermez la porte derrière vous, dit Gontran à Gaignolet, qui n'eut rien de plus pressé que d'obéir, et qui se retira en se promettant bien de coller son oreille au trou de la serrure pour tâcher de surprendre quelques mots, car rien ne lui semblait plus suspect que les étranges et mystérieuses accointances du baron de Strény et des deux bandits.

---Comme vous venez tard ! s'écria Gontran, voilà des heures que je vous attends !

---Nous prions monsieur le baron, de nous excuser, répondit Tromb-Alcazar ; mais nous connaissons les convenances, et il a fallu nous monter en linge.

---Acheter des bottines vernies, ajouta Passe-la-Jambe, et nous rendre chez notre tailleur, car monsieur le baron n'est pas sans remarquer que nous avons fait de la toilette. Pour venir à l'hôtel de monsieur le baron, nous avons cru devoir nous payer le sifflet. (*Sifflet*, habit de cérémonie, dans le langage du peuple, des cocottes et des artistes.)

Gontran interrompit ce verbiage.

---Allons, vite, dit-il, l'échange convenu.

---A vos ordres, monsieur le baron.

---Vous avez sur vous le portefeuille et les titres ?

---Vous avez sur vous les vingt mille francs ?

---Les voici, en billets de banque.

Et Gontran sortit de la poche de côté de son habit une liasse de billets à vignettes bleues.

---Sont-ils bons les papiers Garat ? demanda Passe-la-Jambe.

---Insolent ! fit Gontran avec colère.

---Donnez les titres ! hâtez-vous !

---Dieu ! monsieur le baron, quel homme pressé vous êtes, répliqua l'ex-modèle en se fouillant et en exhibant enfin aux yeux impatients de Gontran, le portefeuille de chagrin rouge. Tenez, les voilà, vos titres. On en a eu bien soin.

---Enfin ! murmura M. de Strény avec une ex-

pression de triomphe tout en examinant le contenu du portefeuille qu'il venait d'arracher des mains de Tromb-Alcazar. Voici donc ma force ! Maintenant, je ne crains plus rien.

Il se tourna vers les deux hommes et il ajouta sèchement :

---Nos comptes sont réglés, je ne vous dois plus rien, vous pouvez partir.

---Partir ! répéta Tromb-Alcazar ; comment, partir ? Monsieur le baron ne nous a donc pas invités ?

---J'avais compris que nous devions passer la soirée dans les salons de Monsieur le baron, ajouta Passe-la-Jambe.

---Ah ça, mais vous êtes fous ! fit Gontran en haussant les épaules.

---C'était pas la peine, alors, de nous mettre en dépense, reprit Passe-la-Jambe. Nous n'avons reculé devant aucun frais.

---Sans compter, appuya Tromb-Alcazar, que monsieur le baron en aura certainement à son festival qui ne posséderont pas notre chic. D'ailleurs nous sommes des gens établis. Nous avons vingt mille francs sur nous. Je voudrais bien savoir si monsieur le baron recevra ce soir beaucoup de gens qui auront vingt mille francs sur eux !

---Et nous mourrons de soif ! appuya Passe-la-Jambe. Ah ! nous aurions bien accepté une politesse, sans façon sur le comptoir.

---Eh bien, répliqua Gontran, allez à l'office, on vous y servira ce que vous voudrez.

---Même si nous désirions du vin de Champagne ? demanda le jeune bandit.

---Parfaitement.

---Bravo ! nous allons *tutoyer* une ou deux fioles. Par où passe-t-on, monsieur le baron, pour aller à l'office ?

---Par là. D'ailleurs on va vous conduire. Mais soyez discret ; pas un mot...

---Ah ! monsieur le baron peut être bien tranquille, notre intérêt n'est pas de jaser.

Les deux hommes, guidés par le valet de chambre Etienne, à qui Gontran donna ses instructions, quittèrent le cabinet.

Tromb-Alcazar, en sortant, se pencha vers Passe-la-Jambe et lui dit tout bas :

---J'ai donc ma folle idée que nous verrons la soirée tout de même.

Gontran resté seul, s'empressa d'allumer à la flamme d'une bougie la lettre de la comtesse de Kéroual au banquier Philippe de la Brière, seule pièce compromettante, croyait-il, que contenait le portefeuille, puis il regagna le salon du premier étage où les invités ne devaient pas tarder à arriver.

Rejoignons Marthe et Georgette au moment où elles venaient d'entrer dans le boudoir désigné par le baron à sa pupille pour y prendre un peu de repos.

Marthe se laissa tomber sur un siège.

---Enfin, nous voilà seules, murmura-t-elle ; ma force était à bout. L'effroyable comédie que je joue me rendait folle ! J'étouffais.....j'étouffe encore.

---Chère petite sœur, répliqua Georgette en embrassant Marthe, puisque le misérable n'est plus là, calme-toi, je t'en supplie.

---Me calmer ? Eh ! le puis-je ?.....Songe donc à ce que je viens de souffrir ! Songe donc à ce qu'il me reste à souffrir encore ! Car il reviendra me chercher, cet homme.....Il l'a dit, il reviendra bientôt ! Et j'ai été assez faible, assez insensée, d'ajouter foi pendant tout un jour aux mensonges de ce misérable !.....Ah ! ma vie ne sera pas assez longue pour m'en repentir !.....Tout à l'heure,

quand sa main a touché la mienne, sa main, la même qui versait le poison à ma mère ! j'ai cru que j'allais laisser éclater ma haine ! Et maintenant il me prend envie d'aller droit à lui et de lui arracher son masque !

---Marthe, chère Marthe, dit Georgette d'une voix suppliante, garde-toi bien de céder à ton indignation. Songe qu'il faut sauver ma pauvre mère et que son salut dépend de notre obéissance.

---J'y songe, et cette pensée me rend folle de terreur. Les preuves qui pouvaient sauver Périne, les preuves que j'ai livrées lâchement en la trahissant, existent-elles encore ?

---Oui, oui, elles existent ! Je ne le sais pas, mais j'en suis sûre !..... Le bon Dieu permettra qu'on les retrouve, il n'abandonnera pas ma mère innocente ! Je te jure que j'ai bonne espoir !

---Et moi, plus la soirée s'avance, plus mes craintes redoublent. Depuis hier, aucune nouvelle de M. de la Brière. Nous aurait-il abandonnées ?

---Nous abandonner, lui, allons donc ! répliqua Georgette. J'ai lu dans ses yeux, et les yeux, ça ne trompe pas. C'est un honnête homme, j'en réponds ! Ils sont comme ça deux braves gens qui ne nous oublieront ni l'un ni l'autre : c'est M. de la Brière et son ami l'Américain.

---M. Lionel Morton..... balbutia Marthe en baissant les yeux, tu crois que c'est un brave jeune homme ?

---Si je le crois ! Et toi donc ! J'ai lu aussi dans ses yeux, à celui-là. Il t'aime, et, si tu voulais être très-franche avec ta petite Georgette, tu conviendrais que tu le lui rends bien.

---Eh bien, oui, j'en conviens, répondit Marthe avec fermeté. Je n'ai pas le droit de douter de son cœur, puisqu'il a songé à moi quand je n'étais qu'une pauvre enfant sans fortune, sans avenir, et vivant de son travail. Je l'aime !.....

---A la bonne heure, tu as bien raison ! Mais comment, puisque tu l'aimes, aurais-tu peur qu'il ne nous oublie ? Est-ce que ce serait possible ? Va, va, je réponds de lui ! Il ne fera pas comme ce gueux de Guignolet qui ne pense plus à nous.

---En êtes-vous sûre, mam'zelle Georgette ? demanda une voix qui fit tressaillir violemment les jeunes filles, car cette voix partait du boudoir où elles n'avaient vu personne s'introduire.

Georgette courut au fond, souleva une draperie, et aperçut un valet en grande livrée blotti dans l'embrasure d'une porte qu'il venait d'ouvrir et de refermer sans bruit.

Pendant quelques secondes elle regarda ce valet avec stupeur, puis tout à coup sa figure s'illumina, et elle s'écria !

---Guignolet !

---Chut ! chut ! fit vivement ce dernier en appuyant son doigt sur sa bouche, faut pas prononcer mon nom ici.

---Eh larbin ! ajouta Georgette.

---Grande tenue ! On n'a pas économisé le galon.

Le jeune pître pirouetta sur ses talons, afin de se montrer sous toutes ses faces, et demanda :

---Comment me trouvez-vous ?

---Affreusement laid ! répondit Georgette en riant.

---Mam'zelle Georgette, ça prouve que vous avez mauvais goût, car, je vas vous dire, le dévouement ne peut pas être vilain, sous n'importe quel costume que ce soit, et quand bien même (une supposition), il n'en aurait pas du tout ! Oui, je me suis mis en larbin, mais dans le seul et unique but de me procurer l'entrée de cette maison, de vous voir et de vous apporter des nouvelles.

---De M. de la Brière, peut-être ? demanda Marthe vivement.

---Juste.

---Parlez, mon ami, parlez ! s'écria Marthe.

---Et plus vite que ça ! ajouta Georgette.

---Malgré que je suis en larbin ? fit Guignolet avec une intention quelque peu caustique.

---Vous êtes bête répliqua la petite saltimbanque en faisant par ces trois mots une caresse par la manière dont elle les prononça. Nous attendons.

---Eh bien ! commença Guignolet, j'ai vu ce matin M. Georges de la Brière et son ami, l'anglais d'Amérique. Je leur ai communiqué *illico* l'idée que j'avais de m'infiltrer dans la case de ce baron de malheur ! Ils ont approuvé beaucoup la chose, et ils m'ont chargé de vous dire de vous mettre l'esprit en repos, et d'être tranquilles toutes les deux comme des petits moutons de cire, attendu qu'ils viendront ici ce soir, et qu'ils ont aussi leur idée.

---Que veulent ils faire ? demanda Marthe le savez-vous ?

---Vous comprenez, mam'zelle, que je n'ai pas eu l'incohérence de le leur demander. Mais il paraît que ça sera magnifique. Tout le monde est sur pied, et M. Georges a ajouté : " Guignolet, mon bon garçon, n'oublie pas de répéter à ces demoiselles que n'importe quel micmac qui se manigance et qu'elles verront, de n'avoir ni peur ni frayeur, attendu que ce qui se passera sera pour le bien de la chose. "

---Ah ! M. de la Brière a dit cela ? murmura Mlle de Kéroual.

---Ce n'est peut-être pas tout à fait les propres paroles, mais je réponds que c'est bien le sens.

---Eh bien ! reprit Marthe, quoi qu'il arrive, nous serons calmes. Mais vous, Guignolet, qu'allez-vous faire ?

---Je vais avoir l'œil et l'oreille au guet, tout en faisant circuler des rafraîchissements comme un parfait laquais.

L'œil et l'oreille au guet ! répéta Georgette. Vous savez donc quelque chose ?

---Je ne sais pas grand'chose, mais je parierais deux francs *cinquante centimes* contre un radis rose, que M. le baron minote quèq'gredinerie de sa façon.

---Qui vous fait croire cela, mon ami ? demanda Marthe.

---Tout à l'heure le baron a reçu dans son petit particulier, deux vilaines têtes qui ne sont autres que Tromb-Acazar et Passe-la-Jambe. Ils ont même voulu m'humilier à cause de ma *pelure de larbin*. Quelle petitesse ! J'ai collé mon oreille au trou de la serrure pendant qu'ils commençaient leur dialogue.....

---Eh bien ! je n'ai rien entendu de positif, mais j'ai bien deviné que ces pas grand chose-là s'entendaient comme larrons en foire. Bref, il y a du louche, mais suffit, je suis là, et j'enlève des poids de vingt-quatre !

Marthe prit la main du jeune pître et la serra.

---Monsieur Guignolet, lui dit Georgette, je vous permets de m'embrasser.

Et elle lui tendit sa joue rose.

XXXIX.---Où le rôle de Georges se corse.

Ce même jour, Georges de la Brière, après avoir assisté à l'interrogatoire de Jean Rosier et de Périne, avait eu un long entretien avec le juge d'instruction d'abord, et ensuite avec le procureur impérial lui-même.

Les dernières paroles du magistrat avaient été celles-ci :

— Ce que vous attendez de moi, monsieur de la Brière, est bien étrange, je dirai presque bien insensé. Cependant, vous êtes un de ces hommes dont la parole est d'un si grand poids qu'elle triomphe des hésitations les plus légitimes. Au nom de la justice qui doit s'éclairer à tout prix et par tous les moyens, j'accède à votre demande, mais c'est avec trouble que je vous permets d'agir. Fasse le ciel que vous ne vous trompiez pas ! Puisse le succès couronner une tentative sans précédent. Voici l'ordre dont vous avez besoin.

Et le magistrat tendit à Georges un papier qu'il venait de signer.

— Merci, monsieur le procureur impérial, répondit le jeune homme, merci de la haute confiance que vous voulez bien me témoigner. Si j'en crois mes pressentiments, je la justifierai, et nous n'aurons pas espéré en vain !

Puis Georges de la Brière prit le chemin de la Conciergerie, où Périne et son mari étaient provisoirement détenus.

Retournons à la rue de Boulogne.

Les deux salons du petit hôtel se remplissaient de monde, car Gontran de Strény, revenu à Paris de puis quelques mois et présentant toutes les apparences de la fortune, avait facilement renoué avec un grand nombre d'anciennes connaissances, ce qui ne pouvait manquer d'en amener un nombre au moins égal de nouvelles.

Or, chacun des invités, après avoir serré la main du maître du logis, disait ceci, ou à peu près (il n'y avait que des variantes, le fond était toujours le même) :

— Savez-vous, cher baron, que vous m'avez intrigué très-fort avec votre petit mot. Il paraît que nous devons assister ce soir, chez vous, à quelque chose de tout à fait extraordinaire.

Ce à quoi Gontran répondait :

— A une chose bien simple, au contraire. Je vais vous présenter à tous ma pupille, Mlle. de Kéroual.

Ici, un mouvement général de surprise. Les invités, qui ne soupçonnaient point l'existence de Marthe, répétaient avec étonnement et curiosité :

— Votre pupille ?

— Mon Dieu, oui, messieurs, répliquait invariablement le baron, la fille de ma parent, la comtesse de Kéroual, une charmante enfant, retrouvée d'une façon presque miraculeuse après quinze années de recherches. Je lui rends ce soir son nom, et le plus honnête homme qu'il y ait au monde lui restitue sa fortune.

— En vérité, c'est à merveille, et voilà le plus joli roman qui se puisse rêver, avec un dénouement qui ne laisse rien à désirer ! fit un des hôtes de Gontran. Mais vous parliez, cher baron, du plus honnête homme qu'il y ait au monde. On s'occupe beaucoup, en ce moment, du fils d'un banquier qui réhabilite son père après avoir fait une grande fortune en Amérique ou en Australie. Est-ce de celui-là qu'il s'agit ?

— Précisément.

La valet de chambre annonça :

— M. Georges de la Brière.

Gontran fit à ses invités un signe qui voulait dire :

— C'est lui.

— M. Lionel Morton, continua le valet.

— Les deux amis entrèrent ensemble et Gontran s'empressa d'aller à leur rencontre.

— Vous le voyez, monsieur le baron, dit Georges, nous sommes exacts.

— Soyez le bien venu, monsieur de la Brière, répliqua Gontran. Ces messieurs sans avoir l'hon-

neur de vous connaître, me parlaient de vous à l'instant avec l'admiration et l'enthousiasme que mérite une conduite comme la vôtre.

— Je serais fier d'obtenir la sympathie, dit Georges avec une parfaite simplicité, mais l'admiration est de trop. Je perdrais ma propre estime si, pouvant remplir un devoir sacré, je ne le faisais pas ! Il s'agit d'ailleurs aujourd'hui d'un échange plutôt que d'une restitution. Je vais rendre à Mlle de Kéroual sa fortune. Elle me rendra un bien mille fois plus heureux.... l'honneur de mon père.

Un murmure d'approbation accueillit les paroles de Georges.

— Quoi que prétende votre modestie, monsieur, s'écria Gontran, c'est une noble et grande action que la vôtre, et c'est pour lui donner des témoins, c'est pour en faire un haut enseignement, que j'ai réuni ce soir mes amis.

M. de Strény se dirigea vers le boudoir, dont il ouvrit la porte.

— Venez, mon enfant, dit-il à Marthe en lui offrant son bras, sur lequel elle ne posa qu'avec horreur et dégoût sa main tremblante, venez.

— Courage ! murmura tout bas Georgette, qui resta dans le boudoir, à côté de la porte, de manière à ne rien perdre de ce qui se passerait dans les salons.

Gontran conduisit la jeune fille jusqu'auprès de Georges.

— Monsieur de la Brière, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter ma pupille, Mlle Marthe de Kéroual.

Georges s'inclina.

— Ai-je besoin de vous affirmer, mademoiselle, demanda-t-il, que je serai très-hereux de contribuer au bonheur d'une personne aussi charmante et sympathique ?

— A la fin de cette soirée, reprit Gontran, je vous remettrai, cher monsieur de la Brière, le testament que vous connaissez déjà et par lequel Mme la comtesse de Kéroual, ma parente, m'investissait de la tutelle de sa fille. J'y joindrai les titres de la créance.

— Vous me trouverez toujours à vos ordres, monsieur.

Lionel Morton s'avança.

— Monsieur le baron, commença-t-il d'une voix émue, mais qui s'affermir peu à peu, vous avez voulu qu'une foule nombreuse et choisie fût témoin de l'acte qui vient de s'accomplir. C'était naturel et c'était juste, car la présentation de Mlle de Kéroual à M. de la Brière est une solennité. Moi aussi, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous adresser une requête solennelle, il y a trois jours, en sollicitant de vous la main de Mlle Marthe, et je viens vous demander votre réponse.

— Que va-t-il dire ? murmura la jeune fille, dont le cœur cessa de battre.

— Allons, pensa Gontran, voici le moment venu de payer d'audace ! Je vais brûler mes vaisseaux ! Devant cette foule, Marthe se taira ! Son silence sera un premier consentement.

Puis, tout haut :

— Il m'est impossible, monsieur, de vous faire, quant à présent, une réponse conforme à vos désirs.

— Pourquoi donc ? s'écria Lionnel.

— Vous n'êtes pas le seul prétendant, monsieur, à la main de Mlle de Kéroual. Vous avez des rivaux, et Mlle Marthe, tout à l'heure, a presque permis à l'un d'eux d'espérer qu'elle ne lui refuserait point un jour le prix de son dévouement sans bornes.

Marthe recula avec épouvante, tandis que Georgette murmurait :

---Ah ! par exemple, en voilà, de l'aplomb !

Lionel allait parler, mais Georges lui fit signe de garder le silence.

---Si j'ai bien compris, monsieur le baron, dit-il, ce rival de mon ami Lionel Morton ne serait autre que vous même.

---Pourquoi nom ? demanda Gontran, en regardant Georges bien en face.

--Vous, le tuteur de Mlle Marthe ?

---Qu'importe ? La tutelle n'est point un obstacle.

---J'en conviens. Seulement un mariage conclu dans de telles conditions fournirait amplement matière à certains propos.....

Certains propos ? répéta Gontran du ton le plus hautain.

---Mon Dieu, oui. Des propos de la plus fâcheuses nature.

-- Lesquels, s'il vous plaît, monsieur ?

---On dirait, par exemple, que vous avez cherché si longtemps votre pupille, dans le but unique de vous emparer de sa fortune au moyen d'un mariage ! On ajouterait que l'affection qu'elle semblait vous inspirer n'était qu'un masque, adroitement attaché sur un honteux mobile d'intérêt personnel.

---Eh ! monsieur, répliqua Gontran, ces misérables calomnies ne sauraient m'atteindre ! N'ai-je pas pour moi ma conscience ?

---C'est beaucoup, sans doute, reprit Georges, mais ce n'est pas assez. Il ne faut ni dédaigner, ni braver la voix du monde ! En voulez-vous la preuve ? Permettez moi de vous raconter une simple histoire tout à fait authentique. Vous y verrez dans quel déplorable embarras se mit un jour certain tuteur, qui voulait, comme vous, épouser sa pupille. Ce petit récit n'est pas long, et, toute vanité de couleur à part, je le crois palpitant.

Une colère sourde dévorait Gontran qui commença à soupçonner un danger, sans deviner encore sous quelle forme ce danger allait apparaître ; mais il était entouré de monde, tous les regards se fixaient sur lui, il fallait faire bonne contenance, et commander à son visage de rester impassible.

---Vous êtes mon hôte, monsieur de la Brière, dit-il avec un rire nerveux, et, par conséquent, je n'ai rien à vous refuser. Parlez donc, puisque vous paraissez y tenir si fort.

---Merci, monsieur le baron. Je profite de la permission. Voici les faits : Il y a quinze ans, un peu plus ou un peu moins, mais ceci ne fait rien à l'affaire, une femme du monde, une jeune veuve dont le nom m'échappe, habitait au fond d'une province un petit château, avec sa fille toute jeune et quelques serviteurs.

Gontran se sentait pâlir malgré lui.

---Cette jeune veuve se croyant dangereusement malade, poursuivit Georges, fit son testament, et confia la tutelle de sa fille à l'un de ses parents éloignés, qui s'appelait.....comment donc s'appelait-il ?..... Je ne me souviens plus du nom de ce parent, mais je sais à merveille que c'était un gentilhomme de mauvaise vie, ruiné par le vice et la débauche. Il convoitait la fortune de la comtesse (vous ai-je dit que c'était une comtesse ?) Il persuada à la pauvre femme que l'avenir de son enfant serait mieux assuré, si, au lieu de lui donner un tuteur, elle lui donnait un second père, et il la décida à conclure avec lui un mariage *in extremis*.

---Alors, pensa Gontran, c'est un piège ! J'en étais sûr !

---Mon récit vous intéresse-t-il ? demanda Georges avec un sourire.

---Infiniment !

---Vous m'en voyez d'autant plus ravi que l'inté-

rêt va grandir encore. Je comprends : Le baron (vous ai-je dit que c'était un baron ?), afin d'être bien sûr que rien au monde ne viendrait lui ravir sa proie, et que, le lendemain du mariage, il serait non-seulement riche, mais libre, versa quelques gouttes d'un poison subtil dans la boisson de celle qui allait devenir sa femme.

Un frémissement d'épouvante courut parmi les auditeurs de M. de la Brière.

---Mais, monsieur ! s'écria Gontran qui ne se sentait plus maître de lui.

---Laissez-moi donc achever, monsieur le baron, poursuivit Georges, dans deux minutes j'aurai fini. J'en étais au poison qu'un assassin, le plus lâche et le plus infâme des assassins, versait à la comtesse. A côté de la malheureuse femme abusée, veillait le dévouement, sous la forme d'une simple servante. Elle ne put sauver sa maîtresse, mais au moins elle l'avertit ; elle démasqua le misérable, elle emporta l'enfant qui, sans doute, le lendemain, aurait, suivi sa mère dans la tombe, et lorsque le meurtrier qui, se hâtant trop, avait mal calculé la dose, rentra dans la maison où l'officier de l'état civil le suivait pour célébrer le mariage, il ne trouva plus qu'un cadavre.

---Mais c'est horrible ! balbutièrent plusieurs voix.

---Comment imposer silence à cet homme ? se demandait Gontran qui sentait dans sa tête bouillonner un cratère, mais qui s'efforçait de conserver un visage impassible.

---Ce n'est pas tout, continua Georges. L'assassin, pour éloigner de lui les soupçons, ne recula point devant un nouveau crime : il accusa la servante dévouée contre qui sa disparition créait un semblant de preuve, et la fit condamner à mort par contumace. Quinze années s'écoulèrent. Un jour, il retrouva la fille de sa victime et reporta sur elle ses anciens projets. La pauvre enfant devint le but d'une combinaison nouvelle. Un vol audacieux mit dans les mains du héros de mon récit les titres de la fortune, et quelque soir il présenta sa pupille au banquier détenteur de cette fortune, comme M. le baron de Strény vient de me présenter tout à l'heure Mlle de Kéroual.

Cette fois, l'attaque était directe ; le duelliste démasquait son jeu. Bien loin de se laisser abattre, Gontran reconquit son sang-froid en face du péril imminent.

---Elle est très-curieuse, cette histoire, en vérité ! répliqua-t-il ; mais je ne suppose pas que monsieur Georges de la Brière ait la moindre intention d'établir un parallèle entre moi et le baron de fantaisie, dont il vient de nous narrer les hauts faits.

---Un parallèle ! Ah ! que Dieu m'en garde ! s'écria Georges. J'achève, et c'est à partir de ce moment que la similitude des situations va se dessiner. Un galant homme, un gentleman, Anglais ou Américain je crois, loyalement épris de la jeune fille, demanda sa main à son tuteur. Le tuteur refusa, comme M. le baron de Strény vient de refuser. Le galant homme insista ; le tuteur s'obstina dans son refus ; il se déclara le seul maître, et peut-être par la menace, par la terreur, par la violence, par tous les moyens infâmes et rampants dont il avait l'habitude, allait-il toucher enfin au but convoité si longtemps, quand tout à coup la femme dont il se croyait à jamais délivré, le femme faussement accusée par lui quinze ans auparavant, la femme emprisonnée la veille sur sa dénonciation, parut devant lui comme un fantôme, pâle, les lèvres tremblantes, lui rappelant, par son apparition vengeresse, les moindres détails du crime accompli jadis.

Personne ne respirait plus.

Georges de la Brière étendit la main vers l'une des portes du salon ; tous les regards prirent la direction de cette porte et virent un étrange spectacle.

Périne Rosier, le visage pâle, le regard sombre, et vêtue comme elle l'était au château de Rochetaille, soulevait de la main gauche les tentures de velours écarlate.

De la main droite, elle tenait un plateau sur lequel on voyait une carafe pleine et un verre, parfaitement semblables à la carafe et au verre dont la comtesse de Kéréal se servait pendant sa dernière maladie.

Derrière Périne, et pour ainsi dire dans son ombre, se tenait debout un homme au visage sévère, entièrement habillé de noir et portant à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

En même temps apparaissaient, dans l'embrasure d'une autre porte, les silhouettes grotesques de Tromb-Alcazar et de Passe-la-Jambe, et le premier disait au second :

---Je l'avais dans ma folle idée, nous voilà fau-
filés tout de même !

XL.--Un monsieur en habit noir.

Ce à quoi Passe-la-Jambe répondait :

---Ca doit y être *rigolo* une soirée du grand monde. Je crois bien que nous allons rire !

Les regards du baron de Strény prirent la même direction que ceux des hôtes. Il vit la femme de Jean Rosier, et, malgré sa volonté de fer et son empire sur ses moindres mouvements, il tressaillit comme en présence d'une vision redoutable, et tout bas il se dit :

---Elle est libre, voilà l'abîme !

Marthe et Georgette, de deux points différents du salon, murmuraient en même temps :

---Ma mère ?

Périne fit quelques pas lentement et au milieu de la stupeur générale, car personne ne comprenait encore comment M. de la Brière avait eu le pouvoir d'évoquer à point nommé cette femme ou ce fantôme livide et menaçant.

Gontran comprit à l'instant même que, s'il ne rentrait en possession de tout son sang-froid, il était perdu ; mais il n'était pas homme à se rendre sans avoir lutté jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde.

Il se donna donc une attitude presque agressive ; se front haut, l'œil étincelant, il croisa ses bras sur la poitrine, et se tournant vers Georges, il lui demanda d'une voix railleuse :

---Me ferez-vous l'honneur de m'apprendre, monsieur de la Brière, de quelle comédie étrange vous êtes le compère en ce moment, et à quoi doit servir cette mise en scène préparée par vous.

Ce fut Périne qui répondit :

---A prouver à tous la réalité du crime monstrueux qu'elle rappelle.

---Allons, dit Gontran en faisant un geste de dédain, cette femme est folle !

---Croyez-vous, monsieur le baron ? répliqua Périne en franchissant une partie de la distance qui la séparait de son misérable accusateur. Regardez-moi donc sans pâlir ? Ah ! l'illusion est effrayante, n'est-ce pas ? Plateau, verre et breuvage sont si exactement pareils à ceux dont se servit Mme de Kéréal une heure avant sa mort, que vous vous demandez à vous-même si le contenu de cette carafe n'est pas empoisonné ! Monsieur

le baron de Strény, l'histoire que vient de raconter M. de la Brière est la nôtre à tous deux ! La servante, c'est moi ; l'accusée, c'est moi ; la condamnée, c'est moi ; mais l'assassin, c'est vous !.....

En attendant ses paroles terribles, tous les invités de Gontran sentirent un frisson passer sur leur épiderme. Un murmure d'horreur courut dans la foule. Le baron seul haussa les épaules.

---C'est du délire ! s'écria-t-il.

Périne posa le plateau sur un meuble et remplit le verre.

---Eh bien ! si c'est du délire, prouvez-le donc en vidant ce verre ! Buvez hardiment, monsieur le baron, et bravez la strychnine que vous avez versée !

---C'en est trop ! murmura Gontran.

---Buvez ! mais buvez donc ! Vous n'osez pas, vous avez peur ! Ah ! je le savais bien, que vous reculerez tramblant ! Les assassins sont lâches !

Éperdu, hors de lui-même, le baron de Strény se tourna vers ses invités.

---Messieurs, leur dit-il d'un ton suppliant, vous êtes mes amis.....vous êtes mes hôtes.....je réclame votre assistance.....vous ne me la refuserez pas ! Vous le voyez.....vous l'entendez.....on vient m'insulter chez moi et en votre présence. On ose me jeter au visage une accusation insensée ! Qui donc pourrait croire une si monstrueuse calomnie ? Cette femme est une misérable !...Chassez-la, je vous le demande....chassez-la, je vous en conjure... chassez-la, je le veux.....

Un silence glacial accueillit ces paroles. Tous les visages étaient sombres. Personne ne fit un pas vers Périne.

Tromb-Alcazar dit tout bas à l'oreille de Passe-la-Jambe :

---Sais-tu bien qu'il a l'air tout de même d'être dans ses petits souliers, le baron.

Gontran reprit avec énergie :

---Est-ce donc parce que je refuse de vider ce verre qu'un infâme soupçon peut monter jusqu'à moi ? Si j'acceptais, ce serait accepter l'accusation, puisque je daignerais la combattre, et je ne puis que la mépriser ! Je n'ai point à prouver mon innocence, dont ici personne ne doute ! Assez de jonglerie comme cela ! Je me nomme le baron Gontran de Strény ; je suis le tuteur de Mlle de Kéréal ; je fais valoir mes droits ; qui donc prétend les contester ?

---Moi ! répliqua Périne Rosier.

Ah ! vous osez parler encore. Eh bien ! avant d'élever la voix, répondez donc à la justice qui vous a condamnée ! Ce n'est pas dans une calomnie, morte d'avance et qui tombera sans écho, que vous trouverez votre salut ! La comédie est terminée, je pense. Sortez, ou j'appelle mes valets pour vous faire jeter dehors.

---Allons, pensa Périne avec un découragement et profond, j'avais trop compté sur son épouvante Dieu m'abandonne.

Passe-la-Jambe donna un coup de coude à Tromb-Alcazar en murmurant :

---Ah ça mais dis donc, il s'en tire.....

---Ça me fait cet effet-là. Est-il assez *roublard*, ce baron !

Gontran ne sembla plus s'occuper de Périne, et s'adressant à Georges de la Brière, d'un ton plein de hauteur, il lui dit.

---Ces droits qu'on me conteste en vain, je n'ai tendrai pas une minute de plus pour vous les prouver, monsieur. Voici le testament de la comtesse de Kéréal. Il a déjà passé sous vos yeux. Quant aux titres de la fortune, vous les trouverez là dedans.

Et, tirant de la poche de son habit le portefeuille de chagrin rouge, il le tendit à Georges.

Périne, poussant une sorte de rugissement, bondit comme une panthère et saisit le portefeuille au passage en s'écriant :

— Oh ! avec ma réhabilitation ! avec ma vengeance !

— Que dit-elle ? se demanda Gontran qui devint livide.

Mais la pensée qu'il avait brûlé de sa propre main la lettre de Mme de Kéroual à Philippe de la Brière le rassura bien vite.

— Ah ! vous n'avez pas tout prévu, monsieur le baron, reprit Périne, et vous venez de vous livrer vous-même.

Tout en parlant, la femme de Jean Rosier avait ouvert le portefeuille, et fouillant dans cette case secrète dont nous avons parlé plus d'une fois, elle en tirait un papier plié en quatre.

Le personnage vêtu de noir et décoré de la rosette d'officier sortit de la chambre où il s'était tenu jusque là et vint se placer à côté de Périne.

— Lisez, monsieur, lisez ! dit elle en lui tendant la feuille de papier avec un geste de triomphe.

Dieu est bon ! Dieu est juste !

Gontran regardait avec stupeur ce personnage, imposant de visage et de tournure qui se trouvait parmi les invités et qu'il ne connaissait pas.

— Que signifie cela ? se demandait-il avec épouvante, et il sentait vaguement le terrain manquer sous ses pieds.

L'inconnu déplaça le papier et lut à haute voix au milieu d'un silence si profond qu'on entendait battre les cœurs.

“ Qu'aucun soupçon n'atteigne Périne Rosier, un ange de fidélité, d'abnégation, de dévouement. C'est à elle que je confie ma fille et ma fortune à l'heure où je meurs empoisonnée par le baron Gontran de Strény. Et c'est daté du château de Rochetaille, le 30 novembre 1847, et c'est signé : Comtesse Léonie de Kéroual.”

— Je suis perdu ! murmura Gontran, chez qui la prostration la plus complète remplaça sans transition l'audace la plus illimitée.

— Oh ! Marthe, mon enfant chérie, s'écria Périne d'une voix que l'émotion brisait, tu vois bien que je n'avais pas assassiné ta mère !

Marthe était déjà dans ses bras et lui rendait ses baisers avec usure en balbutiant :

— Ah ! vous êtes ma mère aussi, vous..... toujours ma mère !

Lionel Morton prit respectueusement la main de Périne et la porta à ses lèvres.

— Et moi, madame, dit-il, je serai votre fils.

— Gontran de Strény, reprit l'inconnu, au nom de la loi, je vous déclare en état d'arrestation.

— De quel droit ?..... Qui donc êtes vous ?..... balbutia le baron en reculant.

— Je suis le procureur impérial, répondit l'inconnu.

Le procureur impérial ! murmura Tromb-Alcazar. Il ne fait pas bon ici pour nous.....filons !

— Ça ne s'rait pas à faire, mon bonhomme, répliqua Guignolet qui s'était posté derrière lui, et qui le saisit par sa longue barbe au moment où il pirouettait sur ses talons pour prendre la clef des champs.

— Oh ! mon rêve de parfumerie ! gémit l'ex-mo-
dèle. Mon beau rêve, adieu !..... Pas de chance !

Passe-la-Jambe, témoin de l'infortune de son associé, voulut fuir dans une autre direction. Il se heurta contre Georgette, qui lui mit la main sur le collet, comme un brave petit homme, en disant :

— Bougeons pas !

— Au clo ! pensa le jeune coquin en baissant l'oreille. Voilà ce que c'est que d'aller dans le grand monde !

— Eh bien, monsieur le procureur impérial demanda Georges de la Brière au magistrat, que vous avais-je promis ? Ai-je tenu ma parole ?

— Vous avez éclairé la justice, et la justice vous remercie. Périne Rosier est libre et son mari le sera dans une heure.

— Dieu est bon ! murmura Périne pour la seconde fois.

Le petit hôtel de la rue de Boulogne était entouré d'agents qui n'attendaient qu'un ordre. Cet ordre fut donné.

Gontran, prisonnier, demanda et obtint la faveur d'être conduit par ses gardiens dans son cabinet pour y prendre quelques papiers.

Sur ce bureau se trouvaient deux pistolets. Il en saisit un et se fit sauter la cervelle, évitant ainsi la cour d'assises et la casaque des forçats.

Tromb-Alcazar et Passé-la-Jambe sont à Cayenne, à l'heure où nous écrivons ces lignes, et poussent des soupirs à faire tourner des moulins à vent quand il songent au magasin coquet qu'ils devaient mettre sous le patronage des ODEURS DE PARIS, à la plus grande gloire d'un fameux journaliste.

Georges de la Brière a obtenu la chose qu'il désirait le plus en ce monde, la réhabilitation de son père. Il possède une grande fortune et il la dépense noblement.

Mme Gerfaut, — ci-devant Olympe Silas — s'est éprise, il y deux ans, d'un agréable drôle, pilier d'estaminet et très-fort au billard, elle l'a parfaitement bien épousé.

Lionel Morton est le mari toujours amoureux de Marthe de Kéroual, qui vient de lui donner un adorable petit garçon, le même jour où Georgette, devenue Mme Guignolet, mettait au monde une charmante petite fille.

Jean Rosier, — qui ne se grise plus qu'une fois par an, — habite avec Périne et le jeune ménage Guignolet une délicieuse maison de campagne, présent de nocce de Lionel Morton.

Ils sont riches et ils sont heureux puisque Marthe est heureuse et riche, et Périne répète souvent :

— Dieu est bon !

FIN.

